LA LETTRE

N°42 - MAI 2013

DU SFCC

LA FÊTE POUR NOS PRIX
LA TÉLÉVISION AUSSI

SYNDICAT FRANÇAIS
DE LA CRITIQUE
DE CINÉMA
ET DES FILMS DE TÉLÉVISION

SOMMAIRE

P.2 — ***Henry Chapier à l'honneur*** - *Gérard Lenne*

P.3 — ***Édito du président*** - *Jean-Jacques Bernard*

P.4/7 — ***Nos prix annuels*** - *Marie-Pauline Mollaret*

P.8/9 — ***La Semaine 2013*** - *Charles Tesson*

P.10/11 — ***La Semaine : leur première fois*** - *Ariane Allard, Annick Peigné-Giuly*

P.12/13 — ***Conseil syndical*** - *Isabelle Danel, Sophie Grassin*

P.14/15 — ***La télévision aussi*** - *Christian Bosséno*

P.16/17 — ***Emmanuel Mouret*** - *Patrick Flouriot*

P.18/19 — ***Eux et nous*** - *Yves Alion*

P.20/21 — ***Nos grands anciens : Henri Agel*** - *Gérard Lenne*

P.22/23 — ***Internet*** - *Marie-Pauline Mollaret*

P.24/29 — ***Repères bibliographiques*** - *Claude Gauteur*

Livres des adhérents - *Isabelle Danel, Christian Berger, Chloé Rolland, Jean-Jacques Bernard, Léna Adam, Philippe Rouyer, Gérard Lenne*

P.30/31 — ***Disparitions*** - *Jean-Michel Frodon, Gérard Lenne, Lucien Logette*

P.32 — ***Jury critique : Arras*** - *Isabelle Danel*

HENRY CHAPIER À L'HONNEUR

par Gérard Lenne

On ne présente plus Henry Chapier, membre émérite de notre syndicat depuis toujours. Son parcours médiatique a culminé dans une émission-culte, aussi génialement simple que l'œuf de Colomb : *Le Divan* a collectionné les invités de prestige, dont quelques-uns des plus grands cinéastes de notre temps. Personnage public désormais, il devint même, consécration suprême, la cible des imitateurs.

Mais sans doute faut-il rappeler aux plus jeunes d'entre nous que Chapier fut avant tout le critique passionné et passionnant du bien nommé quotidien *Combat* (de 1959 à 1974, de l'avènement de de Gaulle à celui de Giscard). L'homme avait des choix courageux, des enthousiasmes parfois paradoxaux, car il a toujours fonctionné à l'affectif. D'où son engagement lors d'épisodes qui ont ébranlé l'État gaulliste : censure de *La Religieuse* en 1966, affaire Langlois en 1968…

Bien de l'eau a coulé sous bien des ponts… C'est sous les lambris dorés de l'Hôtel de Ville que notre ami a reçu, le 15 février dernier, des mains de Bertrand Delanoë, la grande médaille de la Ville de Paris. Le maire lui a rendu un hommage émouvant, tant pour son combat en faveur du cinéma d'auteur que pour son activité à la tête de la Maison européenne de la photographie. Toutes nos félicitations, Henry ! ♦

Notre couverture
Audrey Fleurot et Emmanuelle Bach, actrices dans la série télévisée *Un village français*, dont l'équipe est venue en force à notre Fête.

Le Syndicat français de la critique de cinéma et des films de télévision
17, rue des Jeûneurs 75002 Paris.
Tél : 01 45 08 14 54 - Fax : 01 45 08 14 55
Email : contact@semainedelacritique.com,
m.dubois@semainedelacritique.com

www.syndicatdelacritique.com

Directeur de la publication - Jean-Jacques Bernard.
Rédacteur en chef - Gérard Lenne.
Comité de rédaction - Jean-Christophe Berjon, Jean-Jacques Bernard, Christian Bosséno, Isabelle Danel, Gérard Lenne, Pierre Murat, Jean Rabinovici, Charles Tesson.
Correcteur - Patrick Flouriot.
Conseiller à la rédaction - Lucien Logette.
Photos - Aurélie Lamachère, Gérard Lenne.
Maquette - Allison Lenne.
Imprimerie - Grafik Plus (Rosny-sous-Bois).

print platinium
concession

ÉDITO DU PRÉSIDENT

HABEMUS PRAESIDENTEM ?

par Jean-Jacques Bernard

Pas besoin de fumée blanche à l'issue du conclave. Ni d'archidiacre pour annoncer le nom de l'élu(e) « urbi et orbi », au balcon de la basilique des Jeûneurs. En juin prochain, notre syndicat s'honorera d'une nouvelle présidence. Et repartira dare-dare à l'assaut de défis plus grands que lui. Pour ma part, je remettrai, heureux, les clés au récipiendaire des meilleurs suffrages. Non que la charge me soit parue trop lourde ou couronnée d'épines. Mais parce que je crois fort en l'idée démocratique de mandats reconductibles chaque année. De même, « *le moins mauvais des systèmes* » limitant chez nous à six les mandats de la présidence, il m'apparaît encore le meilleur ici, pour motiver chacun du Conseil à postuler la charge. Les idées neuves ayant besoin de mouvement, l'implication de tous me semble directement corollaire de cette limite. En elle seule, elle stimule l'institution en « retournant le rôti » avant qu'il n'attache, si l'on peut parler ainsi d'une aussi noble tâche.

Un tout petit « hic », *néanmoins* (non-institutionnel, qu'on se rassure), pourrait venir du fait que les nouveaux postulants semblent, pour l'heure, très peu nombreux. À ma connaissance, et même si ce n'est guère l'usage entre nous, personne n'a entamé la moindre campagne avec pimpons et oriflammes, dans le but de devenir notre prochain élu. Pour être franc, ce silence me tripote autant la conscience que l'orgueil. Aurais-je été un dindon si gorgé de son importance, durant ces six dernières années, que je n'aurais jamais vu le puissant ridicule attaché à la fonction ? Une passivité de rombières empêcherait-elle notre Conseil de la plus petite envie d'engagement et de débat sur la cause ? Ou bien, pire que tout, la Critique serait-elle devenue si critique avec elle-même qu'elle raserait les murs à l'idée seule de se voir représentée ?… Je n'en sais rien. Mais je m'étonne quand même de ce peu d'entrain vers notre minuscule papauté. Si j'avais su, j'aurais renoncé avant terme, histoire de redorer un peu l'attente du prochain pontife.

En tous cas, j'ai conscience de la chance que j'ai eue, à franchir la période la plus féconde de notre syndicat, au moins en termes d'affichage, de notoriété, d'ouverture et de perspectives. Et je l'écris avec d'autant moins de modestie que je n'y suis franchement pour rien. Je dois tout à Gérard Lenne, mon prédécesseur dans la charge, qui avait laissé des finances saines, un bureau apaisé et une Semaine toute braquée sur l'énergie de son cinquantenaire. Si je ne tenais compte du sérieux assidu des salariés de notre syndicat, ni de l'investissement permanent des bénévoles de son Conseil, j'oserais presque parler de facilité du parcours… J'ignore si c'est la fonction qui l'induit ou le fait de mon aveuglement obscène, mais l'impression d'avoir été assis, tout du long, sur le porte-bagages d'une bicyclette, en train de saluer la foule pendant que les autres pédalaient, ne m'a jamais quitté.

Il se pourrait que, demain, des reliefs plus escarpés changent notablement la donne. Déjà, des signaux s'amoncellent. S'ils ne prédisent rien du parcours, ils laissent entendre qu'il faudra, plus que jamais, battre le rappel de l'ensemble de nos adhérents et de chaque membre du Conseil pour rester soudés dans l'effort. La nouvelle présidence, quel(le) qu'en soit le (ou la) titulaire, sera à la hauteur, je n'en doute pas une seconde. Pour ma part, je retournerai au rang de simple adhérent dans une confiance totale et bienveillante. On voit parfois d'anciens présidents gesticuler encore pour être sur la photo. Et leur épouse, chanteuse à voix menue, miauler de pauvres rancœurs longtemps après le terme. La mienne n'est pas chanteuse et je lui appartiendrai juste un peu plus après cet exercice que je vous remercie tous de m'avoir confié. ♦

CES LIENS QUI NOUS UNISSENT

par Marie-Pauline Mollaret

Autour d'Agnès Varda, nos lauréats au grand complet)

En ce lundi 18 février 2013, pour la remise des prix de notre syndicat, le hall du théâtre du Rond-Point a des faux airs de Palais des festivals. Tant de critiques au mètre carré, c'est presque intimidant. Pour un peu, on n'aimerait pas être l'un des quelques réalisateurs ou producteurs qui se pressent eux aussi vers l'entrée de la salle sous tous ces regards acérés. La tension semble toutefois être des deux côtés : « *Si un cinéaste mal aimé de la profession cherchait à se venger, ce serait le jour idéal* », souffle perfidement une jeune consœur.

Mais, apparemment, personne n'y songe, et même le manque de places assises ne provoque aucune rixe. Puisque la salle s'avère, comme tous les ans semble-t-il, bien trop petite pour la foule qui entend y prendre place, chacun s'installe où il peut, donnant l'impression d'une assemblée familiale réunie dans la bonne humeur devant la scène, où se succèdent bientôt personnalités et lauréats.

C'est le président du syndicat, Jean-Jacques Bernard, qui ouvre le bal en promettant des « *prix pour tous les goûts* », et met les rieurs de son côté avec un « *Bref, on va bien s'amuser avant d'aller boire un coup* » qui met l'assistance en joie. Il donne alors la parole à la maîtresse de cérémonie, Charlotte Lipinska, qui se félicite que le président du syndicat soit « *toujours vaillant, toujours gagnant* ». Un exemple à suivre, assurément…

Le temps de quelques remerciements gracieux, Charlotte redonne la parole à notre président, qui, plus en verve que jamais, se lance dans un discours en forme de one-man show, dont il faut lire l'intégralité (sur le site du syndicat) pour en saisir tout le sel. On en retient notamment le petit état des lieux de la critique, qui a « *encore quelques valeurs* », qui a même « *un intérêt* » et qui crée des « *désirs* » chez ceux qui la consultent, naissant elle-même du « *désir* » de ceux qui la pratiquent. La température s'étant brusquement réchauffée face à ce déluge de louanges, de bons mots et de désirs multiples, Jean-Jacques Bernard conclut par un logique (mais troublant, hors contexte) « *ensemble, nous allons faire des enfants* », qui donne le coup d'envoi à la remise des prix.

La télévision est tout d'abord à l'honneur. France Hatron et Christian Bosséno remettent le Prix de la meilleure fiction à *Une vie française,* de Jean-Pierre Sinapi, « *un film intimiste et subtilement construit* » sur un père retrouvant sa fille internée dans un hôpital psychiatrique. Preuve qu'« *il est encore possible de faire des films exigeants et ambitieux sur le service public* », souligne le réalisateur.

Le Prix du meilleur documentaire va à *Noirs de France,* de Juan Gelas et Pascal Blanchard, qui présente la place des Noirs dans la société française de 1889 à nos jours. Un film « *pas facile* » à faire de l'avis des réalisateurs, qui ironisent : « *On est un peu blancs pour raconter cette histoire…* »

C'est enfin le tour de la meilleure série. Le jury salue une « *démarche rare* » et distingue la quatrième saison d'une « *série qui se bonifie d'année en année* », *Un village français*. Ses représentants sont venus en force : le scénariste Frédéric Krivine, les réalisateurs Philippe Triboit et Patrice Martineau, les producteurs Emmanuel Daucé et Jean-François Boyer et les acteurs Audrey Fleurot, Constance Dollé, Emmanuelle Bach et Robin Renucci ne cachent pas leur joie. « *Ça nous encourage pour les trois saisons à venir* », assure Patrick Martineau, même si Emmanuel ▸

1 / Dans le cadre prestigieux du Rond-Point, le cocktail de l'année.

2 / Louise Skira et Marine Bergère (de AdVitam) pour *Take Shelter.*

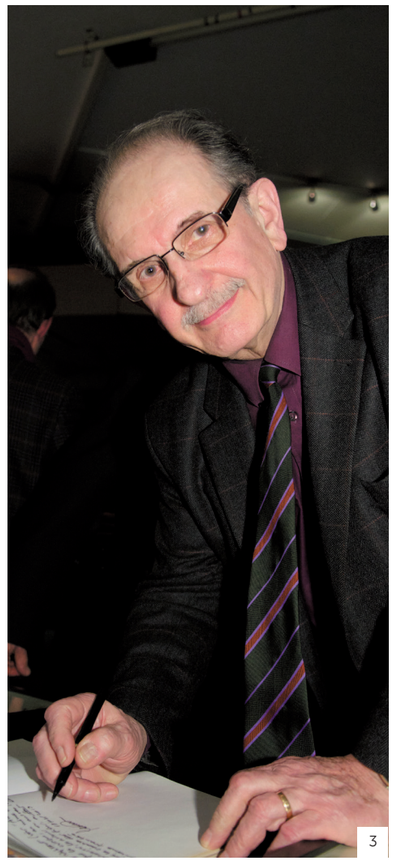
3 / Le légendaire Pierre Lherminier au Livre d'or.

4 / Jean-Paul Combe en compagnie de l'éditeur Yannick Dehée (Nouveau Monde)

5 / Florence Dormoy et Jean-Pierre Sinapi, productrice et réalisateur d'*Une vie française*.

1

2



3

4

5

1

2

3

4

5

1 / Christian Bosséno et Pascal Blanchard, réalisateur de *Noirs de France.*

2 / Caroline Vié et Manuel Chiche (Wild Side) pour *La Nuit du chasseur.*

3 / Emmanuelle Bach, lumineuse (*Un village français*)

4 / Pascal Mérigeau, biographe émérite de Jean Renoir, Charlotte Lipinska et l'éditrice Alice d'Andigné.

5 / Margaret Menegoz, productrice de *Amour*, nous transmet un message de Michael Haneke.

Daucé ironise : « *On a eu le prix à l'usure* ! »

La soirée se poursuit avec les prix décernés aux ouvrages de cinéma. « *En général, les critiques écrivent. Et quand ils écrivent des livres, ce soir, pour eux, c'est le Goncourt*. » Marc Cerisuelo et Jean-Paul Combe font monter la pression avant de remettre le Prix du meilleur album à Pierre Lherminier pour *Les Annales du cinéma français – Les Voix du silence (1895-1929)*. « *J'ai la curieuse impression d'avoir obtenu quelque chose aux Victoires de la musique* », s'amuse l'auteur.

Jérémie Couston et Pierre-Simon Gutman remettent ensuite le Prix du meilleur livre étranger à l'éditrice Léonore Dauzier et au directeur des éditions Sonatine, François Verdoux, pour *5e Avenue, 5 heures du matin,* de Sam Wasson, tandis que Claude Gauteur et Olivier Curchod se chargent de féliciter Pascal Mérigeau, dont le *Jean Renoir* est sacré meilleur livre français.

Caroline Vié monte alors sur scène pour parler DVD et Blu-Ray. « *On a beaucoup discuté, on s'est beaucoup engueulés et on est arrivés à des résultats* », lance-t-elle, faussement laconique, avant de récompenser successivement Wild Side pour *sa Nuit du chasseur* (meilleur DVD unitaire patrimoine), Agnès Varda elle-même pour *Tout(e) Varda* (meilleur coffret DVD), AdVitam pour *Take Shelter* (meilleur unitaire récent) et Potemkine Films, en partenariat avec agnès b., pour *Melancholia* (meilleur Blu-ray).

« J'AIME DIRE QUE CE SONT DES CINÉPHILES QUI ÉCRIVENT SUR LE CINÉMA. J'AIME BIEN QUE CETTE PROFESSION REGARDE DE PRÈS CE QUE JE FAIS », DÉCLARE AGNÈS VARDA.

C'est curieusement le moment de la soirée où les compliments commencent à pleuvoir sur la critique… Ce n'est pas si souvent, on en profite : « *J'aime dire que ce sont des cinéphiles qui écrivent sur le cinéma. J'aime bien que cette profession regarde de près ce que je fais* », déclare Agnès Varda. « *Sans vous, ce serait beaucoup plus compliqué* », renchérit Benoît Dalle de Potemkine. N'en jetez plus…

Heureusement, Thomas Fouet monte sur scène pour remettre le Prix du meilleur court métrage. L'occasion de saluer ce format, qui est « *moins une passerelle vers le long qu'un format à part entière, avec la richesse qui lui est propre* ». C'est *Je suis une ville endormie,* de Sébastien Betbeder, qui reçoit la récompense « *pour sa singularité* ».

Transition toute trouvée, puisque c'est justement le moment de remettre le prix le plus « poétique » de la soirée, celui du film singulier francophone. Michel Ciment, accompagné de Guillemette Odicino, appelle Emmanuel Gras pour *Bovines*. Un documentaire animalier « *très particulier* » où c'est le spectateur qui « *regarde passer les vaches* ». Mais aussi un film métaphysique, dans lequel les vaches nous « *transmettent quelque chose sur l'éternité* ». « *Heideggérien, mais sans la croix gammée* », en quelque sorte… Le réalisateur rappelle qu'être soutenu par la critique a été un vrai atout pour le film. Il se félicite aussi d'avoir trouvé un producteur en or, Nicolas Anthomé, qui, lorsqu'on lui propose « *un film sur les vaches* », répond sans se démonter : « *C'est une bonne idée.* » Et le pire, c'est que c'était vrai !

Xavier Leherpeur fait ensuite son apparition sur scène, ravi de venir remettre le Prix du meilleur film étranger à son favori, le portugais *Tabou,* de Miguel Gomes, une œuvre « *magnifique qui lave les yeux des navets que l'on est parfois obligé de voir* », dixit Xavier, toujours soucieux de se faire des amis. Thomas Ordonneau reçoit le prix à la place du réalisateur, qui « *boit du cognac à Lisbonne* » (à la santé des votants) et rappelle qu'en 1931 le Congrès international de la Critique avait mis en avant un jeune réalisateur de court métrage nommé Manoel de Oliveira. Preuve, bien sûr, que la critique a non seulement du goût, mais également une vision à (très) long terme sur la longévité des cinéastes…

Vision à confirmer immédiatement avec le prix suivant, celui du meilleur premier film, remis par Charles Tesson à *Louise Wimmer,* de Cyril Mennegun, à qui l'on souhaite de devenir centenaire lui aussi. Son producteur, Bruno Nahon, salue le sens du risque de tous les intervenants pour que le film se fasse et, faisant une allusion claire à une polémique de saison (celle initiée par Vincent Maraval), il rappelle que « *les petits problèmes des gros sont souvent ridicules par rapport aux gros problèmes des petits* ». Puis, au risque de faire rougir toute l'assemblée, « *cette année, vous avez fait des miracles : vous avez amené des gens dans les salles* », lance-t-il aux critiques présents.

On arrive alors au dénouement de la soirée qualifiée d'« *assez bonne* » par Jean-Jacques Bernard, de retour pour remettre le Prix du meilleur film français

Robin Renucci, vedette d'*Un village français)*

à l'incontournable *Amour,* de Michael Haneke, malheureusement absent. C'est sa productrice, Margaret Menegoz, qui monte sur scène, se lançant dans une longue apologie du cinéma français, « *si singulier dans le monde* ». « *Toute une génération de cinéastes a pensé qu'il fallait être critique avant de réaliser. C'est pourquoi il y a une qualité critique en France* », souligne-t-elle en substance. « *Je pense que c'est vous tous qui êtes le secret de la qualité du cinéma français. Je le pense, et Michael Haneke le pense lui aussi.* »

Heureusement pour la modestie de chacun, la cérémonie s'achève là. Jean-Jacques Bernard est content des « *choses dites sur le lien qui nous attache les uns aux autres* », et c'est le bon moment pour renforcer ces liens… autour d'un verre. Pendant que les heureux lauréats se font tirer le portrait, les spectateurs s'égayent par petits groupes dans le hall et sur la mezzanine. Agnès Varda est tranquillement installée dans un canapé, l'équipe d'*Un village français* bavarde un peu en retrait, Cyril Mennegun passe furtivement.

Les conversations vont bon train mais les yeux et les oreilles traînent. « *J'ai envie de voir les vaches, maintenant* », lance une invitée. Devant un plateau de macarons, de jeunes critiques échangent avec philosophie sur leurs difficultés matérielles et, avec flamme, sur leurs passions cinéphiles du moment. Tiens, voilà le DJ de la soirée, Francis Gavelle, chargé d'habiller musicalement la remise des différents prix. Plus loin, on parle de *Spring Breakers* sur l'air de *Blockbuster surfait ou pépite brillante ?*

Bref, on virevolte, on papillonne, on s'amuse. C'est comme une parenthèse un peu enchantée qui résume le reste de la soirée où désirs, singularités, faveurs et liens se nouent. ♦

LE TOUR DU MONDE EN UNE SEMAINE

Par Charles Tesson

Quel serait l'état de santé du cinéma mondial, vu à travers le prisme des premiers et deuxièmes films ? À notre échelle, sur une période réduite (les films prêts avant et pour Cannes), on constate que le cinéma français se porte bien, malgré le résultat désastreux de certains films autoproduits, et offre beaucoup de possibilités de choix. L'Europe aussi, mais avec des écarts énormes, d'un pays à l'autre, qui varie selon les années, l'Italie et la Grande-Bretagne constituant les bonnes surprises 2013, tandis que le cinéma belge confirme sa bonne tenue et que le cinéma allemand semble plus en retrait, sans parler du cinéma espagnol. L'Amérique latine reste, avec l'Europe, le continent le plus stimulant et le plus constant, et ce depuis plusieurs années. Il sera représenté par *Los dueños*, premier film argentin d'Agustin Toscano et Ezequiel Radusky, vaudeville social qui oppose, autour d'une maison, ses propriétaires et les employés d'une ferme.

Le contexte politique, que ce soit en Tunisie, en Égypte ou en Iran, et le contexte économique ne favorisent guère l'installation durable d'une politique de cinéma en Afrique noire et en Afrique du Nord, ainsi qu'au Proche et au Moyen Orient. Des films arrivent, isolés, mais on ne sent pas un « fond de cinéma », comme on dit d'une équipe de football qu'elle dispose d'un fond de jeu. Soit le contraire du cinéma américain, parfois enfermé dans le moule d'une production indépendante, sur le plan des sujets et de la forme. Quant au Canada, représenté dans notre sélection par le beau film, **sur la transmission**, de Sébastien Pilote, *Le Démantèlement*, il démontre qu'une politique intelligente en matière de cinéma, formation comprise, donne de très beaux résultats. Plus compliquée est la situation des cinémas d'Asie, à la fois stimulante et qui donne parfois le sentiment de faire un peu du surplace, comme si les nouveaux cinéastes avaient du mal à dépasser les modèles déjà constitués, pour emprunter des voies plus originales et personnelles. L'Inde confirme qu'elle est un continent de cinéma à elle seule. Elle sera présente dans notre sélection avec *Lunchbox*, premier film de Ritesh Batra, sur fond de quiproquo culinaire et de relations épistolaires.

Le visage de la sélection de la Semaine ressemble à celui de *Suzanne*, notre film d'ouverture. Il est réalisé par Katell Quillévéré, qui avait signé *Un poison violent* et revient avec un film totalement différent. Le socle du réalisme social sur lequel s'ancre *Suzanne* est vite dépassé par un souffle romanesque, un récit construit autour d'ellipses fulgurantes, porteur d'énergie et d'émotion. Les deux autres films français offrent un tout autre visage. *Nos héros sont morts ce soir*, premier film de David Perrault, tourné en noir & blanc est un hommage au film noir et au cinéma français d'avant la Nouvelle Vague, à travers la vie de deux catcheurs. De son côté, *Les Rencontres d'après minuit*, premier film de Yann Gonzalez, renoue avec une tradition du cinéma underground, celui des premiers films de Philippe Garrel, de Werner Schroeter et d'Adolfo Arrieta.

Le polar, sous toutes ces formes, outre *Nos héros sont morts ce soir*, est à l'honneur à la Semaine cette année. Aussi bien dans *Salvo*, premier film de Fabio Grassadonia et Antonio Plaza, qui mêle la réalité violente de la mafia sicilienne aux mythes du film noir, que dans le thriller russe *The Major*, deuxième film de Youry Bykov, sur fond de corruption dans la police.
For Those in Peril, premier film de Paul Wright, sera l'une des possibles révélations de cette édition, par sa façon de mêler la crudité du réel à la puissance du conte et du mythe.
Tour du monde en dix films et une Semaine, et monde du cinéma dont on n'a jamais fini de faire le tour. À toutes et à tous, belle édition 2013 ! ♦

LA SÉLECTION

3 LONGS MÉTRAGES EN SÉANCES SPÉCIALES

Film d'Ouverture

Suzanne
Katell Quillévéré
(France) 2e

Séances Spéciales

Les Amants du Texas
David Lowery
(États-Unis) 2e

Ain't Them Bodies Saints
Les Rencontres d'après minuit
Yann Gonzalez
(France) 1er

La Soirée de Clôture de cette 52e édition vous sera révélée ultérieurement.

7 LONGS MÉTRAGES EN COMPÉTITION

Le Démantèlement
Sébastien Pilote
(Canada) 2e

Los Dueños
Agustín Toscano et Ezequiel Radusky
(Argentine) 1er

For Those in Peril
Paul Wright
(Royaume-Uni) 1er

The Lunchbox
Ritesh Batra
(Inde/France/Allemagne) 1er

The Major
Yury Bykov
(Russie) 2e

Nos héros sont morts ce soir
David Perrault
(France) 1er

Salvo
Fabio Grassadonia et Antonio Piazza
(Italie/France) 1er

10 COURTS ET MOYENS MÉTRAGES EN COMPÉTITION

Agit Pop
Nicolas Pariser
(France)

Breathe Me
Han Eun-young
(Corée du Sud)

Come and Play
Daria Belova
(Allemagne)

La Lampe au beurre de yak
Hu Wei
(Chine/France)

Océan
Emmanuel Laborie
(France)

The Opportunist
David Lassiter
(États-Unis)

Pátio
Aly Muritiba
(Brésil)

Pleasure
Ninja Thyberg
(Suède)

Tau Seru
Rodd Rathjen
(Inde/Australie)

Vikingar
Magali Magistry
(France/Islande)

JE ME SUIS ENTENDUE DIRE OUI

Par Annick Peigné-Giuly

À vrai dire, ce n'est pas ma première fois. J'avoue avoir déjà testé ce type de grande bouffe cinéphilique pour d'autres festivals. Difficile donc de faire la vierge effarouchée devant Charles Tesson quand il m'a proposé la chose. Encore moins d'écrire aujourd'hui que je ne savais pas ce qui m'attendait. Et pourtant… Pourtant, depuis mon départ de *Libération* il y a sept ans, je ne fréquentais plus guère, en «critique», que le cinéma documentaire. Le jeu des acteurs, le choix du décor ou de la mise en scène, les films de genre… ce n'était plus tout à fait mon rayon cinématographique. Serais-je à même de les regarder d'un bon œil, d'en juger, d'en parler ? Sans attendre la réponse à mon cruel dilemme intérieur, je me suis entendue dire oui à Charles.

Un mois plus tard, le doute et les DVD qui s'empilent sur mon bureau m'empêchent de dormir. Les choses ont démarré doucement, un film, une notule, une réunion hebdomadaire. Là, j'y découvre le regard de mes camarades du comité, des critiques qui exercent au quotidien. Un regard alimenté par leur connaissance du cinéma de fiction contemporain. Aïe, aïe, aïe ! Je ne connais pas la plupart des acteurs dont ils parlent, ni vraiment le film d'horreur, le polar, j'ai un faible pour les documentaires, oui, et aussi pour les films pensifs, pour le poétique, pour le politique. Tout cela fait-il un regard «critique» ? En son temps, Serge Daney me rassurait en prônant un éclectisme élégant. J'essaie de m'en souvenir pour tenir.

Deux mois et deux cents films plus tard - c'est fou ce que le temps réel et le temps de cinéma se dopent l'un l'autre -, la programmation avance mine de rien, abandonnant nombre de films sur le bord de la route. Entre-temps, il y a eu le frottement au goût des autres, les vibrations ressenties ensemble dans les salles de projection, les frustrations de voir un film aimé et refusé, la solitude perplexe devant la copie DVD… tout cela agit et m'agite fiévreusement. Curieusement, j'aime entendre que Xavier aime moyen ce que j'ai adoré, que Léo y décèle une référence à Jeff Nichols, qu'Ariane déplore la fin, que Pamela s'interroge sur l'acteur, qu'Alex chipote sur la mise en scène, que Charles y voit plutôt une ouverture…
Le petit miracle est que ce travail d'effeuillage collectif du film a moins un effet de groupe dévastateur qu'un effet de composition de la vision de chacun. Et heureusement, il y a et il reste l'indicible. Ce film qui échappe mystérieusement à la règle que l'on vient d'énoncer et qui nous entraîne sur d'autres pistes. C'est là le travail souterrain de ces centaines de films vus et qui dialoguent, se querellent, s'ignorent ou se répondent entre eux. Un flot inépuisable où l'on ne se lasse pas de guetter l'hypothétique Nouvelle Vague. ♦

Le Comité du long : Charles Tesson, Léo Soesanto, Xavier Leherpeur, Alex Masson, Annick Peigné-Giuly, Ariane Allard, Pamela Pianezza

ÉTAGÈRE PLEINE **POUR UNE MARMOTTE**

Par Ariane Allard

Arrêt sur image, pour commencer. Nichée dans mon casier, une pile de DVD et de Blu-ray, exubérante, exponentielle. Nous sommes début mars et, très vite, je comprends qu'elle ne s'épuisera jamais. Dix, quinze, trente longs métrages, brouillant les frontières, les langues, les genres et les cultures, à visionner chez moi en une semaine : peine perdue ! Sitôt que j'ai le dos tourné, mon étagère vide me nargue, et se renfloue mystérieusement. Les ombres rieuses d'Harold Ramis et de Bill Murray flottent dans la pièce : j'ignorais que l'humour fantastico-ludique d'*Un jour sans fin* avait contaminé les très sérieux bureaux de la Semaine de la Critique…
De fait, telle une marmotte cinéphile, j'ai beau enchaîner les séances, jongler avec les heures d'hiver et d'été, renouer avec l'aube, abjurer mes crépuscules, grignoter sur mes heures de sommeil, naïvement retrancher les « films vus » de ceux qui « restent à voir » (plus que 8, plus que 4, plus que 2…), cette pile résiste à toute tentative d'éradication. Je savais le cinéma capable d'abolir le temps. Je découvre qu'il peut aussi anéantir la matière. Bienvenue dans le monde parallèle de la Sélection !

Surprise ? Pas tout à fait. Petit flash-back circonstancié : des signes avant-coureurs ont bel et bien jalonné mon immersion dans cette « réalité » alternative. Signes gentiment adressés par d'éminents membres (aguerris, eux) du Comité. Ainsi le « Bienvenue ! » souriant, quoique taiseux, d'Alex M. en octobre dernier, un Alex bien plus prolixe d'ordinaire. Curieux… Puis la mise en garde, bienveillante mais un tantinet inquiétante, de Xavier L., peu avant Noël : « N'espère pas avoir une vie sociale, ni en février, ni en mars, ni en avril ! ». Puis l'anecdote en forme de décompte impossible de Paméla P., fin janvier : « Le week-end de Pâques, l'an dernier, j'ai eu trois jours pour visionner cinquante films ». Puis l'absorption goûteuse, limite addictive, de pâtisseries par un Léo S. plus élancé que jamais (très injuste, je dois préciser !). Puis, enfin, les horaires vertigineux des mails de Charles T., délégué général aussi impliqué qu'insomniaque : tel celui du 28 mars 2013, à 4 h 37 du matin.

Autant d'indices qui auraient pu et dû me mettre sur la voie… Qu'importe : cette quête dévorante, jamais rassasiée – gâteaux « merveilleux » à la clé, en effet ! – pour être bizarre n'en est pas moins belle. Le plus singulier étant que de réunions hebdomadaires en projections collectives quotidiennes, de rédactions de notules en « Grand Oral », de visionnements de DVD en rencontres complices avec Hélène et Rémi, de débats, engouements, rejets ou doutes, ma passion obsessionnelle (sans blague !) pour le 7e art s'est définitivement confirmée. Et affinée, merci chers « collègues »…

Au bout du compte et du conte, l'enjeu est formidable : dénicher non seulement « le » film idéal, mais encore construire - ensemble - « la » sélection excitante, et juste, des futurs « grands » cinéastes de demain. Une liste que j'espère généreuse, et qui devrait permettre à ma pile récalcitrante de DVD-Blu-ray de s'accorder enfin une pause. Provisoire : nul n'est à l'abri d'un paradoxe temporel, surtout au cinéma… ♦

Le Comité du court : Bernard Payen, Fabien Gaffez, Jean-Baptiste Etchegaray

CONSEIL SYNDICAL

RÉUNION du 18/12/12

par Isabelle Danel

Présents : Jean-Jacques Bernard, Michel Ciment, Jean-Paul Combe, Isabelle Danel, Bernard Hunin, Xavier Leherpeur, Gérard Lenne, Pierre Murat, Chloé Rolland, Philippe Rouyer, Charles Tesson et Jacques Zimmer. Ainsi que : Rémi Bonhomme et Marion Dubois-Daras.

Absents : Sophie Grassin (pouvoir à Isabelle Danel), Danièle Heymann (pouvoir à Isabelle Danel), Éric Libiot et Caroline Vié (pouvoir à Philippe Rouyer).

Vie syndicale

> Point sur le mémento 2013 (liste mise à jour de tous nos adhérents, avec leurs coordonnées). L'idée d'un document PDF expurgé est abandonnée, mais nous allons étudier la possibilité que ces informations soient en ligne sur notre site, dans un espace privé auquel chaque adhérent accéderait grâce à un code. Le document papier est voté à la majorité des présents.

> Point sur la réflexion concernant le livre blanc sur l'état de la critique.
Jean-Jacques Bernard rappelle le projet - sur lequel quelques-uns d'entre nous sont en train de plancher - d'un état social de la critique, de ses grands empêchements ou grands changements. Un tour de table est lancé, dont il ressort que chacun d'entre nous est d'accord pour que cet objet « militant », diffusé gratuitement (de préférence), existe, mais aussi que tout le monde se pose des questions sur la date de sa sortie, la forme de l'objet (lettre, livre…), sa diffusion et sa cible (en dehors de nos adhérents). Il est décidé d'attendre le résultat des prochaines réunions et la lecture des premiers textes, et d'en reparler au conseil du mois de mars avec des bases concrètes en main.

> Discussion autour de l'édition en ebook du livre *La Critique de cinéma en France,* de Jacques Zimmer et Michel Ciment. L'éditeur Le Nouveau Monde, qui a une bibliothèque de consultation au format ebook pour les chercheurs et les universitaires, nous propose de le mettre à disposition. Nous seraient alors versés 60 % des recettes.

> Adhésion à l'Association de la copie privée. Il s'agit de soutenir la défense de la copie privée, c'est-à-dire la taxe prélevée sur les supports vierges. Oui sur le principe, après vérification du prix de l'adhésion et des autres implications éventuelles.

> Point sur une liste d'abonnements contractés par le syndicat. Cet acte syndical consistant à payer pour nous abonner à ces différentes publications *(Positif, Cahiers du cinéma, Les Fiches du cinéma…)* est accepté à l'unanimité.

> Point sur la Fipresci. Notre représentant, Grégory Valens, se propose de rester coordinateur des relations entre la Fipresci, l'UJC et nous-mêmes. Le bureau vote pour.

La Semaine 2013

Point de Charles Tesson.
Grâce aux reprises et aux déplacements des membres du comité (à Tel Aviv ou Pusan…), des informations et DVD sont « remontés » très tôt. Le travail a donc déjà commencé. Pas de changement côté jurys, si ce n'est le retour de l'opération « la toute jeune critique », pour lequel un nouveau partenariat avec la Région Île-de-France vient d'être trouvé.

Prix du SFCC 2012

Nos prix seront remis le lundi 18 février 2013. Tout se met en place pour les prochains prix au théâtre du Rond-Point. Avec l'augmentation de la location prévue et acceptée lors du dernier conseil.

Questions financières

Jean-Paul Combe rappelle que le grand enjeu de l'année 2012 était de rester sur une enveloppe budgétaire restreinte au sortir de l'année anniversaire. C'est réussi. Il faudra, pour 2013, se contenter de cette enveloppe. Rémi Bonhomme poursuit en disant que celle-ci sera sensiblement identique.
Point sur les subventions et les partenariats en cours.

Questions diverses

Point de Gérard Lenne sur *La Lettre*.
Le n° 41 est, selon son rédacteur en chef, techniquement le plus réussi de toute l'histoire de *La Lettre* ! Le prochain numéro, le 42, sortira juste avant le Festival de Cannes.

Nouvelles adhésions :

Rémy Roche, Nicole Vercueil, Jean Wilkowski, Philippe Lefait et Nicolas Azalbert.

RÉUNION du 12/03/13

par Sophie Grassin

Présents : Jean-Jacques Bernard, Jean-Paul Combe, Michel Ciment, Sophie Grassin, Bernard Hunin, Xavier Leherpeur, Gérard Lenne, Pierre Murat, Chloé Rolland, Philippe Rouyer, Charles Tesson.
Ainsi que : Rémi Bonhomme, Marion Dubois-Daras et Clément Argouarc'h (pour la présentation de l'affiche de la Semaine 2013).

Absents : Isabelle Danel (pouvoir à Sophie Grassin), Danièle Heymann (pouvoir à Pierre Murat), Eric Libiot (pouvoir à Jean-Jacques Bernard), Caroline Vié-Toussaint (pouvoir à Philippe Rouyer).

Vie syndicale

Point de Charles Tesson et Rémi Bonhomme sur le projet d'affiche de la 52e Semaine de la Critique.
Reprise en Corse des films de la Semaine. Elle est fortement remise en question à cause de la réorganisation de la structure.

Questions financières

Jean-Paul Combe souligne que le budget 2013 se maintiendra globalement au niveau de celui de 2012. Néanmoins, en raison du non-renouvellement de deux sponsors de la Semaine de la Critique, difficiles à remplacer sur des délais aussi courts, il propose d'anticiper un possible découvert. Adopté à l'unanimité.

Point sur les prix du Syndicat de la Critique

Point de Marion Dubois-Daras sur la remise de nos prix, qui a eu lieu le 18 février 2013 au théâtre du Rond-Point. (toujours un problème de taille concernant la salle).

Jean-Jacques Bernard réaffirme son désir de se mettre en quête d'une chaîne de télévision partenaire pour diffuser la remise de nos prix.
Rémi Bonhomme émet l'hypothèse d'avancer la prochaine cérémonie à janvier 2014 pour se rapprocher de la date des Lumières de la presse étrangère et se démarquer des autres prix (César, Oscars, etc.) remis en février.
Philippe Rouyer, au nom du jury DVD, propose de faire évoluer les prix (toujours quatre au total), en accordant désormais deux prix Blu-Ray, un prix coffret et un prix DVD. Cette proposition est soumise au vote et adoptée par 9 voix : 3 contre et 2 abstentions.

Commissions et jurys

Le représentant du Syndicat de la Critique au jury de la Caméra d'Or 2013 sera Chloé Rolland.
Sont élus au jury littérature : Denitza Bantcheva, Eithne O'Neill, Marc Cerisuelo, Olivier Curchod et Pierre-Simon Gutman.
Sont élus au jury télévision : France Hatron, Catherine Humblot, Christian Bosséno, Bernard Hunin, Pierre Langlais et Jean Rabinovici.
Sont élus au jury DVD/Blu-Ray : Philippe Gautreau, Jean-Philippe Guérand, Gérard Lenne, Pierre Murat et Philippe Rouyer.
Sont élus au jury du Prix singulier : Gisèle Breteau-Skira, Marie-Pauline Mollaret, Michel Ciment, Alex Masson et Jean-Max Méjean.
Sont élus au jury court métrage : Rita Bukauskaite, Yves Alion, Christophe Chauville, Thomas Fouet et Michael Ghennam.

Renouvellement de nos membres à la commission de classification des films
Caroline Vié et Gérard Lenne.

Le SFCC dans les festivals

Point sur la proposition de Léo Soesanto d'accueillir un jury de la Critique au sein du Festival du film de Bordeaux, dont il est le directeur artistique. Nous avons également proposé cette même initiative pour le Festival d'Amiens à son directeur artistique, Fabien Gaffez.

Ebook de l'ouvrage *La Critique de cinéma en France*
La mise au format ebook se fera sans ajout pour le moment.

Nouvelles adhésions

Patrick Brion, Pierre-Yves Roger et Alexandros Tsopotos.

Rappel

Les membres du C.A. sortants en juin sont : Charles Tesson, Isabelle Danel, Bernard Hunin, Philippe Rouyer et Jean-Paul Combe.♦

LA CRITIQUE TÉLÉ : **TERRA INCOGNITA ?**

Par Christian Bosséno

Si le profil type du critique de cinéma est celui d'un cinéphile, le critique de télévision accède souvent à cette fonction à la suite d'une affectation au sein de l'organe où il exerce son métier de journaliste. Sans littérature pléthorique, sans revues spécialisées pour nourrir son travail, il est confronté à une absence quasi totale de références (1) et doit seul constituer sa documentation pour, par exemple, situer une œuvre dans une filmographie. A minima peut-il interroger le site de l'Inathèque ou Imdb. Exception notable toutefois, les séries télévisées ont suscité une somme déjà impressionnante de livres et de revues spécialisés.

Souvent lapidaire, la critique de télévision s'exprime dans une presse où *Télérama* constitue une oasis dans un ensemble moins enclin à l'analyse qu'aux échos complaisants sur les « pipoles ». Dans la presse quotidienne, sa place reste congrue (à l'exception du *Figaro,* plus généreux) mais souvent pertinente (*Libération, L'Humanité, Le Monde, L'Alsace, Sud-Ouest*, etc.). L'essentiel se concentre dans les cahiers hebdomadaires dédiés aux médias par plusieurs publications : *Télévisions (Le Monde), Ciné Télé Obs,* cahier de *L'Humanité Dimanche).* Cofondateur des *Inrockuptibles* et responsable du service Média qu'il a créé, Jean-Marie Durand avait institué dans ce magazine un remarquable cahier critique (de 16 pages parfois) accompagnant et analysant les programmes de la semaine. Il a malheureusement été supprimé depuis quatre ans.

Critiques de télévision, membres de notre jury pour les prix TV : Philippe Gautreau, Pierre Langlais, Léo Soesanto, Christian Bosséno, Bernard Hunin, Colette Chaduteau, Catherine Humblot, Macha Séry.

Du sport aux médias.

Le parcours de Claude Baudry est typique. Après avoir débuté comme responsable de l'information d'une municipalité communiste, il fut localier aux *Nouvelles du Val-de-Marne* devenues *L'Humanité Val-de-Marne.* Au quotidien *L'Humanité*, il restera ensuite sept ans au service des Sports. Jusqu'à son affectation en 1998 à la rubrique Média, qu'il dirige depuis 2004. La télévision lui est familière. Ses parents s'attachaient à regarder avec lui les programmes les plus exigeants et notamment les légendaires « dramatiques » des années 60. C'est à la télévision aussi (*Ciné-Club, La Dernière Séance*) qu'il s'est initié au cinéma, tout en fréquentant le ciné-club de son lycée. À *L'Humanité,* il retrouve une même exigence qu'il partage avec son équipe, notamment Marianne Behar ou Caroline Constant, ex-professeur en Seine-Saint-Denis, passée par les rubriques Société et Santé : mettre en valeur les programmes les plus riches, apprendre au lecteur à les décoder, en étant lisible par tous. Bref, une critique « populaire et de qualité ».

Un corpus impressionnant.

Licenciée ès Lettres modernes, Catherine Humblot (on se souvient qu'avec Marie-Édith Alouf de *Politis,* elle avait brillamment satisfait à l'« examen de passage » souhaité par notre Conseil syndical avant l'admission en notre sein des « critiques de télévision »), a enseigné deux ans en Afrique avant de débuter, jeune militante maoïste, dans le journalisme politique (*J'accuse*) tout en assurant le secrétariat de… *Mademoiselle Âge tendre.* Elle est engagée au service culturel du *Monde*, où Jacques Siclier, critique de cinéma, suit alors avec ferveur les avancées de Maurice Failevic, Jacques Krier, Hubert Knapp et quelques autres, qui inventent à la télévision un regard nouveau pour découvrir la société, qu'il qualifie d'« écriture ».

Un média méprisé.

Au contraire du cinéma où les critiques s'intéressent à des œuvres (fictions et documentaires), la télévision, média de masse multiforme, « robinet à images », charrie plusieurs catégories de programmes : plateaux, magazines, journaux télévisés, retransmissions sportives, captation de théâtre et d'opéra, etc. Cette télévision de « flux » déborde la critique classique et exige à la fois une variété de grilles d'analyse et une compétence de « généraliste ». Aussi, avoir d'abord traité de problèmes de société, avoir déjà couvert une rubrique sportive peut être un atout au service Media. Catherine Humblot insiste beaucoup, comme Jean-Marie Durand, déjà cité, sur cet aspect protéiforme de la télévision.

Média brassant tous les sujets, la télévision est trop souvent considérée comme un sous-genre vulgaire par les inconditionnels du seul septième art (qui oublient alors la quantité de nanars projetés dans les salles obscures).
Catherine Humblot se souvient que les rédacteurs du *Monde* affectés à la télévision étaient pour la plupart ignorés par les critiques de cinéma. À *L'Humanité* aussi une cloison étanche sépare ceux de la télé et ceux du cinéma. Macha Séry (journaliste et romancière) qui a collaboré, ces neuf dernières années, au supplément *Télévisions* du *Monde*, vient de réaliser un vieux rêve en passant à la critique littéraire. Pourtant rien ne l'irrite plus que d'entendre dire qu'il s'agit d'une promotion, tant elle s'était investie dans la critique de télévision et la défense de ce média injustement méprisé (3) qu'elle défend si bien.

Les Revenants, série achetée par Channel Four !

On le sait aujourd'hui, les choses bougent et le formidable engouement pour les séries télévisées, américaines mais aussi scandinaves et françaises (4), vient bousculer les lignes. Ce sont aujourd'hui les critiques de cinéma qui se pressent pour louanger les grandes séries (5) et au passage, pour certains, « considèrent » enfin la télévision. Un peu à la manière du capitaine Haddock qui découvrait que l'eau avait bon goût. ♦

(1) Parmi les rares ouvrages existants, on citera *200 téléastes français* (600 pages, Corlet) de votre serviteur ; *Les Fictions françaises à la télévision* de Jean-Marc Doniak (tome 1), coécrit par Nicolas Schmidt (tome 2) ; les 21 volumes de *Télévision française : La Saison.*
(2) Aussi détaillé pour les films de télévision que pour ceux du cinéma.
(3) En prônant une politique très ambitieuse de fiction télé, associant parfois des cinéastes, Arte, sous la direction de Pierre Chevallier, avait bousculé la donne, certaines fictions sortant ensuite en salles. C'est seulement alors que certains critiques de cinéma, qui les avaient sous-estimées lors de leur diffusion télé, leur tressèrent des louanges.
(4) Énorme succès, après le tabac de la série *Engrenages, Spiral* en anglais, à l'étranger, de la série *Les Revenants, Rebound* en anglais (Canal+) acheté par Channel Four, chaîne de référence outre-Manche
(5) Marianne Behar, Macha Séry et les autres critiques férus de séries entendent bien défendre leur pré carré. Ah mais !

EMMANUEL MOURET

Propos recueillis par Patrick Flouriot

« LE CINÉMA SANS CRITIQUE, C'EST DU VIDE »

Pour Emmanuel Mouret, un film n'existe vraiment que lorsqu'on en parle. C'est autant le critique qui fait advenir le cinéma que le cinéaste. Tous deux sont intimement liés.

Comment vous est venu votre amour du cinéma ?

Mes parents n'aimaient pas le cinéma. Ils n'y allaient jamais. Nous n'avions pas la télé à la maison. C'est par sa privation que le cinéma m'a attiré. Je regardais la télé chez ma grand-mère. J'étais fasciné par les comédies burlesques, de Buster Keaton jusqu'à Pierre Richard, dont j'étais un immense admirateur, en passant par Jerry Lewis, pour leurs gags et leur personnage principal, malhabile et inadapté, auquel je m'identifiais complètement. Ce qui me réjouissait, c'était que ce maladroit ne sombrait pas dans la dépression, qu'il y avait toujours une charmante personne jetant un regard tendre sur lui. J'ai commencé à aller au cinéma de façon régulière à partir de 14 ans. Mais j'avais déjà décidé de faire du cinéma quand j'avais 12 ans, alors que je n'avais pas vu une grande quantité de films. Comprenant mon intérêt, mes parents ont acheté une télévision et un magnétoscope. Comme beaucoup de provinciaux, j'ai connu nombre de films intéressants grâce à la VHS.

À 14 ans, vous lisiez des critiques de film ?

J'ai commencé par les critiques écrites par des cinéastes, ceux de la Nouvelle Vague. J'ai été captivé par le cinéma de Jean-Luc Godard puis j'ai lu ses articles. Ensuite, de fil en aiguille, ceux de Truffaut, Rohmer et Bazin. J'ai découvert que Godard parlait de tel cinéaste, de Sirk par exemple, j'ai donc voulu voir les films de Sirk. Rohmer m'a amené à Murnau. Je ne sais pas si cela a été possible à cause de ma fascination pour ses films ou de mon goût pour son écriture critique. J'ai ainsi reconstitué la cinéphilie de cinéastes que j'aimais. J'avais

Emmanuel Mouret au SFCC en compagnie de Patrick Flouriot

pour programme les grands classiques, et c'est toujours vrai. Je vois très peu de films récents depuis que je suis réalisateur et que j'ai des enfants alors que, durant toute une période, j'allais tous les jours au cinéma. La critique s'occupant essentiellement de l'actualité, je la lis peu.

J'adore, c'est très personnel, lire les critiques de films que je vois, par exemple, dix ou quinze ans après leur sortie. C'est amusant de découvrir comment une œuvre a été reçue, surtout si, maintenant, elle est considérée comme une référence. Pour moi, une critique doit être écrite pour durer. Les films sont de plus en plus nombreux à être conservés sous forme numérique. Alors, un jour peut-être, ils se seront effacés, évaporés. Le papier ayant mieux résisté au temps, on retrouvera des articles critiques, grâce auxquels on pourra se faire une idée des titres disparus. On aura ainsi à disposition l'empreinte de chaque film dans ces textes, à la manière des traces conservées dans la lave à Pompéi.

La critique peut-elle vous faire découvrir des choses sur vous-même ?

Oui, mais ces choses ne m'aident pas beaucoup. Je préfère quand un critique a perçu quelque chose de mes intentions, même si mon désir, en fait, c'est de ne pas en avoir. Une critique peut parler à beaucoup de personnes et pas du tout au cinéaste, tout simplement parce qu'il n'est pas à même d'entendre ce qu'on dit sur lui. Dans la grande fébrilité d'une sortie de film, il y a plein de remarques que je ne peux pas entendre.

Qu'aimez-vous trouver dans les critiques de vos films ?

La preuve que certaines de mes intentions sont passées. Bien sûr, j'apprécie également les critiques positives, mais souvent le film est aimé pour des raisons qui m'échappent. C'est normal, car un film échappe à son metteur en scène. Le pire pour une critique, c'est lorsqu'elle n'est qu'un compte-rendu convenu et « extérieur ». Chez les critiques qui ont beaucoup compté pour moi, comme Bazin, Douchet et Daney, ce que j'ai aimé, c'est que leur analyse soit celle de leurs propres sensations. C'est ainsi qu'ils sont parvenus à l'intimité du film. Dans une « bonne » critique, on sent que quelqu'un d'autre est en train de vous parler.

CRITIQUER PERMET À LA FOIS DE REGARDER LE CINÉMA ET DE VIVRE PLUS PLEINEMENT.

J'adore écouter des gens parler de cinéma. Que ce soit en lisant une critique ou en écoutant un ami faire la sienne, j'aime beaucoup qu'on me parle d'un film avant que j'aille le voir. Cela provoque en moi une attente et peut même rendre ensuite plus palpitant le visionnage. Cela ne me déplaît pas de connaître la fin. Il y a des films dont j'ai tellement entendu parler que je me suis fait « tout un cinéma » avant de les voir. Le récit qu'on m'en a fait était parfois plus passionnant que le film lui-même. Le cinéma commence véritablement quand on formule, ne serait-ce que mentalement, ce qu'on a vu sur l'écran. De toute façon, la critique, on la fait dès que la séance est finie. On cherche les mots, on passe beaucoup de temps à y penser et à en parler. C'est pour cela que la critique est - intimement - liée au cinéma.

La critique est une forme d'élucidation ?

Oui. On ne perçoit que ce qu'on peut formuler. Critiquer, c'est apprendre à distinguer, à détacher les choses les unes des autres, ce qui permet de comprendre les relations qu'il y a entre elles. C'est apprendre à voir ce qu'on a ressenti et comment ceci était plus ou moins fabriqué. Cela permet à la fois de regarder le cinéma et de vivre plus pleinement.

Le cinéma sans critique, ce n'est rien, c'est du vide. Un film n'existe véritablement que si on en parle. Nous sommes des êtres de parole, fondés par la parole. C'est d'ailleurs pour cela que la critique est aussi une affaire de style. Au montage, je cherche à retrouver intellectuellement une certaine innocence pour éprouver pleinement le film. La critique aussi : c'est l'innocence retrouvée mais, en plus, savourée.

Avez-vous trouvé parfois une solution de mise en scène dans un article critique ?

Oui. Par exemple, je pense dans certaines occasions à un article de Rohmer sur un film de Mankiewicz, *Un Américain bien tranquille*. Il soulignait que la vitesse avec laquelle parlaient les personnages mobilisait l'attention du spectateur, obligé de rester concentré sur le film pour ne rien en perdre. J'estime, en effet, que je ne vais pas assez vite. J'essaie de faire des progrès. J'ai peur d'ennuyer.

Vous êtes-vous interdit quelque chose qui a été pointé comme une faiblesse par la critique ?

Oui, le fait de jouer dans mes films. Cela insupporte certains. Pour eux, cela fiche le film en l'air. Dans le précédent, j'apparaissais à peine. Dans le prochain, je me suis abstenu.

Est-ce que la critique vous a aidé à faire un film ?

En un sens, oui. J'ai eu la chance d'être soutenu. Cela m'a donné de la force pour continuer. La critique peut énormément aider le cinéaste et son producteur à tenir moralement. Le cinéma est beaucoup affaire de moral. Sans « e ». ♦

AU DÉPART ÉTAIT LA CURIOSITÉ

Par Yves Alion

L'article inaugural de cette nouvelle rubrique ne nous a pas pris en traître. L'ami Gérard avait même écrit en toutes lettres : « S'il manque des volontaires, on les désignera ». Me voici donc volontaire. Mais puisque j'ai carte blanche et que les temps sont à la transparence, que l'on me permette de ne pas me calquer sur la prudence de Sioux de mon prédécesseur : je vais donner des noms…

Avec Alain Corneau

Avec Jacques Doillon

Au prime abord, le sujet fleure bon ceux qui nous étaient imposés en classe de français dans les années-lycée. Et l'on est naturellement tenté de jouer sur les mots pour mieux en cerner les limites. Qu'est-ce que l'amitié ? La connivence ? La critique ? On ne va pas ergoter. Même si je ne suis pas critique (l'analyse en profondeur d'un film pour en déterminer la valeur intrinsèque n'est pas l'exercice que je pratique le plus souvent, j'avoue préférer les interviews). Et pas même journaliste (on m'a sucré ma carte au motif que le travail dans les festivals, l'animation de débats ou la confection de bonus DVD ne relèvent pas du journalisme)… Je suis donc SDF (sans dénomination fixe) et cela me va très bien. Mais venons-en à nos moutons.

Au mitan des années 90, j'ai eu le privilège de coordonner un *Dictionnaire des cinéastes européens* pour lequel j'avais embauché une douzaine de camarades. Les papiers n'étaient pas signés. Un jour, à Cannes, alors que j'avais réuni Claude Miller et Jacques Fansten pour parler de Jean Renoir, j'ai offert un exemplaire de ce dictionnaire à mes deux invités, qui naturellement y figuraient. Jacques Fansten a lancé l'hypothèse que l'article le concernant était de mon fait, puisque « j'étais le seul à avoir vu nombre de ses téléfilms ». Et Claude Miller a parié que le sien émanait de notre rédac' chef préféré, Gérard Lenne, puisque ce dernier « croyait que tous étaient des obsédés sexuels alors que c'est lui qui l'était ». C'était de l'humour, faut-il le préciser. En tous cas, les deux avaient raison. Ce qui prouve que si nous connaissons ceux dont nous admirons les films, ces derniers ne nous ignorent pas. Il en va des liens que nous avons avec les cinéastes comme de toute autre relation, l'indifférence n'étant pas exclue. Mais l'amitié non plus. D'autant que nous avons quand même beaucoup en commun. L'amour du cinéma par exemple, même si nous jugeons que pour quelques metteurs en scène la réciproque n'est pas vraie (le cinéma ne les aime manifestement pas). C'est vrai qu'il existe une certaine ambiguïté et qu'un lien paraît difficilement durable si nous n'aimons pas les films qu'ils signent. Mais avons-nous vraiment envie de passer du temps avec ceux dont l'œuvre nous

Avec Jean-Jacques Annaud

Avec Olivier Assayas

débecte ? Cela étant dit, il faut rapporter la force de cette ambiguïté à l'importance de notre avis sur la carrière du film. Nous ne sommes plus à l'époque où un papier de Bory dans *Le Nouvel Obs* pouvait changer la carrière d'un film. Soyons humbles, nos rangs ne comptent que peu de prophètes. Tout en gardant à l'esprit qu'à part quelques grands pervers, la plupart des artistes aiment bien qu'on les aime.

Au départ était la curiosité. C'est vrai qu'il est tentant de frotter ses fantasmes à l'épreuve du réel. En faisant la connaissance de ceux qui ont réalisé ou interprété les films qui nous émeuvent. J'ai passé, alors que je débutais, deux heures en compagnie de Catherine Deneuve, alors la plus belle et la plus piquante de toutes les femmes. J'ai mis longtemps à m'en remettre. Par la suite j'ai rencontré Jacqueline Delubac, approchant ainsi indirectement Guitry pour qui j'ai la plus grande admiration. J'ai fait la bise à Carroll Baker (elle n'était plus *Baby Doll*, mais son charme restait immense). J'ai rendu visite à Jack Cardiff, qui exposait dans sa cuisine les photos de ses copines, Marilyn Monroe, Ava Gardner, Marlene Dietrich, Ingrid Bergman, Sophia Loren, etc. Peut-être me trouverez-vous fleur bleue, mais je dois admettre que j'ai eu ce jour-là le sentiment de remonter le temps et de plonger tête la première dans la grande Histoire du cinéma. J'ai eu l'impression de toucher du doigt ce qui nous fait tous rêver. Car nous sommes tous des rêveurs. Et nos interlocuteurs n'ont rien à nous envier. Le bonheur est évidemment immense d'établir une relation durable avec ceux dont l'œuvre nous touche intimement, c'est une façon de prolonger un lien unique. L'une de mes plus grandes fiertés est d'avoir entretenu une relation, épisodique mais pleine, avec Dino Risi, dont l'humour décapant et l'acuité du regard étaient sans équivalent. J'ai eu l'impression (à tort ou à raison) de mieux comprendre la comédie italienne, faite de cruauté mais pas de misanthropie. Mais cela ne marche pas à tous les coups. Ettore Scola, qui est un peu sur le même créneau (*Nous nous sommes tant aimés* me fait pleurer à chaque fois), s'est toujours montré plutôt désagréable… Mais il faut bien que quelques déceptions contrebalancent nos coups de cœur. Certains cinéastes sont infréquentables, trimballant notamment des egos d'anthologie. Après avoir croisé le chemin de plusieurs centaines d'hommes et de femmes de cinéma, je dois dire que Michael Cacoyannis reste inégalable à ce sujet. Avec lui, nous étions au-delà du pittoresque. Mais bon, ce n'est pas une sinécure de se vouloir artiste.

Je crois sincèrement que notre activité nous incite à une part d'intimité. Les cinéastes se livrent dans leurs films. Et nous abordons nécessairement des choses intimes en parlant cinéma avec eux. L'expérience la plus marquante à ce sujet est évidemment le livre que j'ai signé avec l'ami Jean Ollé-Laprune, *Claude Lelouch : mode d'emploi*. L'occasion d'une fréquentation assidue de l'un des cinéastes les plus mésestimés de la planète (et dont nous avions l'ambition, peut-être la vanité, de mettre en lumière l'incomparable richesse). Les séances de travail pour une interview non-stop portant sur tous ses films se sont parfois prolongées jusqu'à sa maison de Normandie, où nous passions le week-end. J'ai bien le sentiment que nous dépassons ici la simple connivence pour un vrai lien d'amitié. Qui a perduré. J'ai la faiblesse de penser que cela ne me rend pas aveugle aux faiblesses de certains de ses films. Ni bien sûr à son talent et à la cohérence de son univers.

Au fil des années, les cinéastes sont parfois devenus des proches. Au point d'avoir un très grand chagrin en me rendant aux obsèques de certains, Claude Miller, Jacques Poitrenaud, Patrick Schulmann, pour n'en citer que trois. Qui me manquent autant que l'ami Boujut… Le Père Lachaise est définitivement (hélas) un lieu de cinéma.

Cette intimité fausse-t-elle notre jugement ? Ou l'enrichit-elle ? D'abord, nous ne sommes pas des inspecteurs de la répression des fraudes. Et notre jugement vaut ce que nous sommes, avec notre subjectivité. Ayons l'honnêteté de reconnaître que notre impression sur un film peut différer selon que nous sommes heureux en amour ou pas, que nous rentrons de vacances ou que nous sommes noyés dans les projections de presse, que le thème nous touche de près ou qu'il illustre (avec génie) la pêche aux crevettes dans le Pacifique. Assumons cette subjectivité et tâchons de ne pas être odieux. Un cinéaste comprendra que l'on « n'accroche pas » à son film, moins qu'il nous « fasse vomir ». Je n'ai pas aimé que l'on écrive (dans *Libé*) « Philippe Noiret a de grosses fesses » pour descendre un film qu'il interprétait.

Et puis ce n'est pas « eux et nous », comme s'il existait un mur de Berlin. Nous avons en commun de croire que le cinéma nous grandit. Nous le vivons avec passion, c'est notre mode de vie plus qu'une simple occupation. C'est pour cela que, définitivement, je revendique des amis dans des milieux différents. Y compris dans la critique. ♦

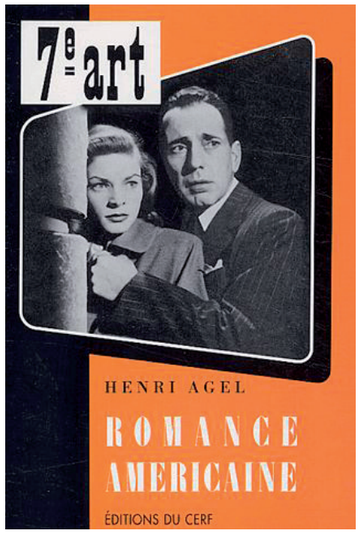
HENRI AGEL
UN DANDY EN QUÊTE DE GRAAL

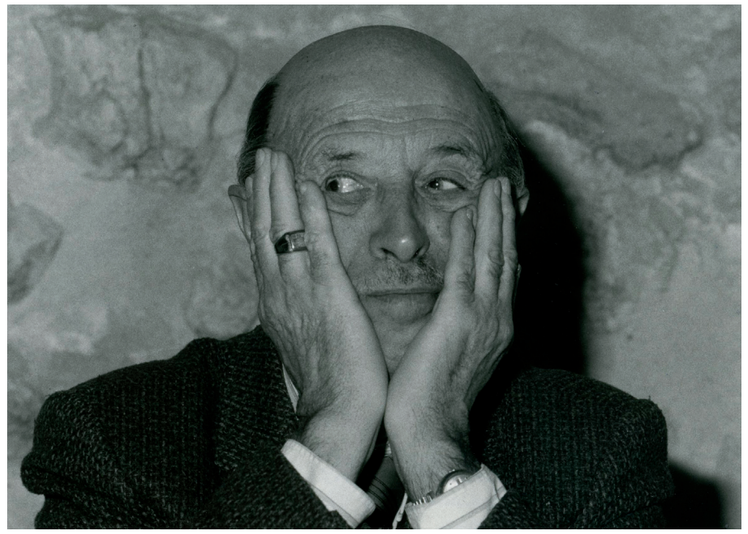
Par Gérard Lenne

À l'âge d'or des années 50, quand l'animation culturelle prend son essor, que le mouvement des ciné-clubs fait florès, que les revues de cinéma se multiplient et qu'on commence à évoquer à l'école, en cours de culture générale, ce qu'on appelle avec émerveillement le « 7e art », Henri Agel est une figure de proue de la critique.

Et, puisqu'en ce temps, une rivalité ardente oppose laïcs et cathos, il a choisi son camp : celui de la croix qu'il arbore crânement au revers de son veston.
Aujourd'hui, cela poserait sans doute quelque problème mais, au lycée Voltaire, quand il anime la classe de préparation au concours de l'Idhec qu'il y a créée, cela fait partie de son personnage. Il peut bien proclamer de temps en temps sa « foi en Jésus-Christ », puisqu'il nous tient en haleine en nous parlant de cinéma avec autant de ferveur et d'enthousiasme. Demandez à tous ses anciens élèves, d'Alain Riou à Yves Boisset, de Frédéric Vitoux à Christian de Chalonge, d'André Téchiné à Pascal Bonitzer. Et Serge Daney, Alain Corneau et Claude Miller auraient renchéri…

Il y avait chez Agel une sincérité et une honnêteté sans faille. Cinéphile convaincu, il a refusé les compromissions de la presse confessionnelle où, à l'époque, les options religieuses prenaient le pas sur la pertinence du jugement, c'est-à-dire qu'on louait les films bien-pensants médiocres aux dépens des chefs-d'œuvre sentant le soufre. Combien de fois, animant des séances de ciné-clubs, a-t-il dû ferrailler contre un public de bigots afin d'imposer des cinéastes selon son cœur ?
Parmi ceux-ci, Jean Renoir avant tout, Grémillon, Rossellini bien sûr, Borzage





forcément, et Flaherty, pour lequel il rejoint André Bazin dans son éloge du plan-séquence… Choix esthétique et humaniste que ce parti pris contre la poudre aux yeux et les facilités du montage. Agel défend bec et ongles le cinéma qui montre contre celui qui démontre. Ce qui lui permet, en parfaite cohérence avec ses options philosophiques, de rejeter le théoricien marxiste Eisenstein et d'ignorer le provocateur surréaliste Buñuel. Mais il n'est pas fermé au dialogue, et encore moins à la modernité : la Nouvelle Vague l'exalte, il soutient Godard et *Pierrot le fou*…
Il remet à jour sa bible personnelle, au sous-titre éloquent : *Les Grands Cinéastes… que je propose* (Éditions universitaires, 1960). Car cet éducateur n'impose rien.

IL Y AVAIT CHEZ AGEL UNE SINCÉRITÉ ET UNE HONNÊTETÉ SANS FAILLE

Chez les Américains, il est très partagé sur John Ford, n'apprécie guère sa période démonstrative (celle des scénarios humanistes de Dudley Nichols), se plaint que *La Chevauchée fantastique* soit un huis clos dans une diligence, appelle de ses vœux les grands espaces du western… Mais il voue un culte à Nicholas Ray, *Johnny Guitare* est un de ses films fétiches, qu'il vient présenter à la cinémathèque de Chaillot pour son jubilé de cinéma. Il en vante inlassablement l'usage des couleurs qui y orchestre l'intervention des « forces telluriques »… La mythologie grecque n'est jamais loin quand il analyse un polar, un western ou un film d'aventures.

C'est que cet orateur impeccable, ce prof passionnant fut d'abord un brillant normalien. Une photo de classe, prise dans la cour de la rue d'Ulm, le montre avec ses condisciples, parmi lesquels Georges Pompidou (né, comme lui, en 1911) et Léopold Sédar Senghor. Latiniste et helléniste, bien entendu, militant acharné de cette culture classique, il découvrit le cinéma à l'âge des études. Quand il écrivit sur le tard un *Greta Garbo* (Librairie Séguier, 1990), je fus d'abord surpris, avant de me rendre compte qu'il avait été, à la fin des années vingt, ce post-ado complètement fan, comme ses condisciples, de la « Divine », venue de Suède… Bien oubliée aujourd'hui, cette Garbomania fut la folie d'une génération.
Ensuite, Agel a dévoré des milliers de films. Le jeune prof a mené de front sa vie professionnelle et sa passion cinéphilique jusqu'à la jonction de l'une et de l'autre après la Libération. En 1948, la fondation de la classe du lycée Voltaire précède de peu le coup d'envoi, en 1952, de la collection « 7e Art », avec son *Le cinéma a-t-il une âme ?* (13 000 exemplaires vendus ! De quoi rêver, de nos jours…). C'est l'œuvre des éditions du Cerf, dirigée par les Dominicains qui trempent aussi dans le lancement de *Radio-Cinéma*, le futur *Télérama*. Mais Agel est un esprit trop libre, trop indépendant… Il vilipende l'Université, ses routines, son manque d'audace, et il ne se sent pas à l'aise chez les cathos trop conventionnels.

Une classe préparatoire se doit, certes, d'être efficace. Il multiplie les conseils pour le concours sur ce qui plairait ou non à « Monsieur Mitry » ou « Monsieur Sadoul » (membres habituels du jury). Au-delà de ces nécessités, comme tout un chacun, il a ses constantes, certains diront ses idées fixes, qui font d'ailleurs tout son charme. À tout bout de champ, il nous cite Rimbaud, ponctuant inlassablement du poing sur son pupitre : « *Je est un autre* », « *Nous ne sommes pas au monde* » et « *L'amour est à réinventer* »… Il se réfère autant au fatum de la tragédie grecque, qu'il traque chez Fritz Lang, qu'à la figure du dandy, qu'il célèbre de Barbey d'Aurevilly à Oscar Wilde.
Mais son thème de prédilection est incontestablement la quête du Graal, une grille de lecture qu'on peut appliquer pratiquement à tous les films. Nous en sourions. Un jour, il nous projette *Whisky à gogo*, et nous devons plancher sur cette comédie de Mackendrick. Pas besoin de nous concerter pour que la plupart d'entre nous voient dans le breuvage écossais une métaphore transparente du divin fluide.

Dès 1967, il a quitté le lycée Voltaire pour le Midi. Il nous l'avait bien dit, qu'il voulait se retirer au soleil pour vivre plus longtemps et, en effet, il y a atteint ses 97 ans. Il a terminé tranquillement sa carrière à la fac des Lettres de Montpellier, mais n'a pas cessé pour autant, jusqu'aux dernières années, d'animer des ciné-clubs locaux. Et, bien sûr, d'écrire des livres, qui restent, car il avait la plume aussi alerte que l'esprit.
Une trentaine de volumes publiés, dont plusieurs cosignés avec son épouse Geneviève, constituent son héritage. Que lire d'Agel ? Après *Le cinéma a-t-il une âme ?*, il y a quelques textes à réserver aux spécialistes, comme *Le Visage du Christ à l'écran* (Desclée, 1985). Dans la veine métaphysique on peut préférer la réflexion de *Cinéma et nouvelle naissance* (Albin Michel, 1981). Entre deux vulgarisations, on appréciera ses théories esthétiques avec *L'Espace cinématographique* (Jean-Pierre Delarge, 1978). Ses approches de *Grémillon* (Bruxelles, 1958) ou de *Flaherty* (Seghers, 1965) gardent leur actualité. Mais l'incontournable *Romance américaine* (Cerf, 1963) reste, sans doute, son ouvrage le plus agélien. Sa réédition, en 2004, a permis de boucler la boucle. Celle d'un homme qui, restant fidèle à ses convictions les plus profondes, ne leur a jamais sacrifié son amour communicatif du cinéma. ♦

LE WEB PEUT-IL DEVENIR UNE SALLE DE CINÉMA (PAS) COMME LES AUTRES ?

Par Marie-Pauline Mollaret

« Tu sors ce soir ? - Ah non, surtout pas, il y a le nouveau Pedro Almodovar en avant-première sur Youtube dix jours avant sa sortie en salles ! » Si une scène comme celle-ci n'est pas encore courante, elle n'appartient pas pour autant à la science-fiction. Internet est en effet en train de s'imposer (lentement, mais implacablement) comme un nouveau lieu légitime de distribution des films, au même titre que la salle traditionnelle.
À l'automne 2012, deux longs métrages ont ainsi créé l'événement en faisant leur avant-première sur le site Dailymotion plusieurs jours avant leur sortie officielle. *Les Paradis artificiels*, de Marcos Prado, et *#Nuit 1,* de Anne Émond, étaient disponibles gratuitement sur le site de partage de vidéos en ligne pendant une durée limitée, et ont tous deux attiré quelques milliers de spectateurs curieux.

Les avantages d'une telle initiative ? Faire parler du film, bien sûr, et lui offrir une visibilité forcément décuplée par rapport à une avant-première classique, le tout à moindre coût. C'est aussi l'occasion de booster le bouche-à-oreille (le fameux effet « viral » du Web) et de générer un certain désir pour l'œuvre ainsi exposée. Mais, surtout, c'est une manière extrêmement offensive d'aller chercher le spectateur dans son cercle le plus intime : sur son ordinateur, sa tablette ou son smartphone, sans que cela semble le moins du monde intrusif.

Aujourd'hui, les spectateurs sont on ne peut plus habitués au formidable vecteur de diffusion qu'est Internet. Le piratage, à l'image de son vieux complice Megaupload, n'en finit pas de renaître de ses cendres. L'offre légale n'est pas en reste, avec une croissance de 23 % en 2012, soit soixante millions d'actes payants. Sans parler des sites qui proposent gratuitement des œuvres tombées dans le domaine public. C'est un fait, et quoi qu'on en pense, le cinéma se décline de plus en plus sur le Web. Alors pourquoi ne pas prendre les devants et surfer directement sur la vague ?

En Europe, certains l'ont déjà bien compris, à l'image du Suédois Simon Klose, qui a choisi de proposer gratuitement son documentaire *TPB AFK : The Pirate Bay Away From Keyboard* sur Youtube dès le jour de sa présentation officielle au Festival de Berlin 2013. Moins de vingt-quatre heures après sa mise en ligne, le film avait déjà été vu 200 000 fois. Moins d'une semaine plus tard, il avait dépassé le million de visionnages. Un objectif auquel il n'aurait évidemment jamais pu rêver s'il s'était cantonné au circuit traditionnel.

Dans le même ordre d'idée, en mars dernier, le film anglais indépendant *Pulp,* d'Adam Hamdy et Shaun Magher, est devenu le premier long métrage à sortir en exclusivité sur Xbox, après une carrière relativement prometteuse dans des festivals comme Marbella ou SFX. Justification de l'un ses auteurs, Adam Hamdy *? « La Xbox 360 peut distribuer instantanément* Pulp *à des millions de spectateurs britanniques et lui offrir une visibilité impossible par les moyens traditionnels. »* Sous-entendu : cela coûte aujourd'hui trop cher à un film au budget modeste d'assurer une sortie en salles correcte ainsi que la promotion qui va avec.
On sent bien que si la tendance est indéniable, elle se cherche encore, tout un modèle (économique) restant à inventer. Car choisir Internet comme lieu de diffusion parallèle à la salle de cinéma n'a rien d'anodin.

Pire, cela vient bouleverser la chronologie des médias qui régit en France l'ordre dans lequel chacun d'entre eux a le droit de diffuser un long métrage de cinéma *(voir encadré).*

Ainsi, *Les Paradis artificiels,* de Marcos Prado, a-t-il fait les frais de son audace. Parce qu'il avait été proposé librement sur Dailymotion avant sa sortie, et n'était de ce fait plus une exclusivité, le film a été littéralement boycotté par une partie des exploitants qui s'étaient engagés à le programmer et seuls trois (sur quinze) ont finalement choisi de le maintenir. Désastreux pour le film, et pas très engageant pour ceux qui envisagent de suivre ses traces.
Et pourtant. Comme le souligne Giuseppe de Martino, secrétaire général de Dailymotion : *«Il faut vraiment que les nouvelles plateformes comme les nôtres soient vues désormais par l'industrie culturelle comme un relais de diffusion et de distribution et non pas comme un nouveau monde dangereux. On doit s'entendre, c'est le mot d'ordre. On évoluera ensemble et toutes les passerelles possibles doivent être testées.»*

En écho, de plus en plus de voix s'élèvent pour réclamer une remise en question indispensable du système existant. Malgré l'assouplissement de la chronologie des médias en 2009, le cinéma demeure légalement le premier vecteur de diffusion. Mais certains professionnels réfléchissent à la possibilité d'une simultanéité sur plusieurs supports.

Lors des Rencontres cinématographiques de Lyon qui se tenaient en octobre 2012, la question a notamment été abordée par Bernard Tani, directeur de la vidéo à la demande chez Orange. *« Il y a un segment de films pour lesquels [une diffusion parallèle en VàD (vidéo à la demande)] peut augmenter les recettes »,* a-t-il relevé, proposant d'essayer des sorties en VàD soit *« dans la zone de la sortie en salles »* pour des films non-coproduits par des chaînes de télévision, soit au contraire dans des zones où le film n'est pas distribué en salles, et ce, afin de permettre aux spectateurs d'y avoir accès malgré tout. Des films fragiles, indépendants ou engagés pourraient bénéficier d'une telle politique. D'autant que la productrice britannique Rebecca O'Brian expliquait, elle aussi, à Dijon que sortir des films en salles et en VàD au même moment lui avait permis de *« doubler le box-office et d'atteindre une nouvelle audience, par exemple les soldats britanniques expatriés ».*

De son côté, l'ARP (Société civile des auteurs, réalisateurs et producteurs) réclame depuis plusieurs années le droit d'opérer des expérimentations sur la chronologie des médias. Logiquement, elle pilote le projet Tide (Transversal international distribution in Europe), retenu à l'automne par le programme

européen Media dans son action préparatoire sur la *« circulation des films en Europe à l'ère numérique ».* L'idée est de sortir quatre films sur le modèle day-and-date, c'est-à-dire simultanément ou quasi simultanément en salle et en VàD. Le premier film à bénéficier de l'expérience est *A Musical Journey With Gilberto Gil,* de Pierre-Yves Borgeaud, qui sera à l'affiche de dix pays européens entre avril et juillet 2013. En France, il sera disponible sur iTunes et Orange pendant les trois semaines précédant sa sortie en salles, le 8 mai.

Les premiers résultats de l'expérimentation devraient être connus début 2014, ce qui permettra de nourrir la réflexion déjà engagée. Même s'il est *a priori* difficile de déterminer si cette manière d'offrir un canal supplémentaire à certaines œuvres fragiles peut vraiment porter ses fruits, et surtout si un modèle économique cohérent peut en découler, il paraît indispensable de multiplier les expériences et les initiatives pour au moins essayer de penser un nouveau modèle. Le cinéma ne peut pas, en effet, se permettre de réitérer l'erreur commise par l'industrie du disque, qui a trop longtemps snobé le Web, niant le formidable potentiel qu'il offre. Il doit au contraire saisir toute occasion de gagner en visibilité, en efficacité et en modernité. ♦

CHRONOLOGIE ACTUELLE DES MÉDIAS

DVD et VàD : 4 mois après la sortie en salle
Télévision payante : 10 mois
Télévision gratuite : 22 mois (si la chaîne a coproduit le film)
VàD illimitée sur abonnement : 36 mois
VàD gratuite : 48 mois

Repères bibliographiques

Parutions 2013/1

par Claude Gauteur

DE L'UNIVERS VISIBLE ET INVISIBLE

PAR CYRILLE LATOUR

L'Amourier, 206 p., 17,50 €

Surprise ! Le premier opus du président des *Fiches du cinéma* n'est pas un ouvrage consacré au 7e art, mais un roman. Pour notre plus grand plaisir, ce récit envoûtant mêle un fantastique calmement dérangeant, qui évoque (jusque dans le titre) les contes de Théophile Gautier, et un univers captieusement rationnel et réaliste qui rappelle celui d'un Perec. Avec une force faussement tranquille, portée par un style aussi fluide que nerveux (le roman est parsemé de formules heureuses telle « le doux miracle de la monotonie »), Cyrille Latour nous met peu à peu dans la peau de son antihéros central, ingénieur au chômage (mais est-ce si important ?), qui pénètre, comme ça, dans les maisons et les univers d'inconnus, et se mêle de et à leur existence, « archéologue improvisé de (…) vies fantômes ». Un univers qu'envahissent, fantasmes ou réels, présents ou absents, père, mère, compagne… Où, par le biais d'un longtemps mystérieux M. Edouard, autre antihéros fascinant et belle création littéraire, s'immiscent histoire et mysticisme (l'ex-Yougoslavie des récentes années de guerre, les apparitions de la Vierge, la « Gospa », à de jeunes villageoises croates). Un roman, donc, et d'une grande originalité. Mais l'histoire, le découpage, la narration de ce voyage entre passé, présent, rêve et réalité, sont si constamment « cinématographiques » (l'ancrage du récit dans un Paris aussi irréel que précis évoque bien sûr Rivette), qu'on ne doute pas qu'un disciple de celui-ci, ou de Ruiz par exemple, s'en empare…

Christian Berger

HISTOIRE

Histoire générale

Avant le cinéma : L'œil et l'image, textes réunis par Daniel Banda et José Moure, Armand Colin. *Le Cinéma muet* de Pierre Allard, L'àpart éditions (Turquant, Maine-et-Loire). Alice Guy, *Léon Gaumont et les débuts du film sonore,* sous la direction de Maurice Gianati et Laurent Mannoni, John Libbey Eurotext (Montrouge, Hauts-de-Seine). *Les 100 meilleurs films des années 90* de Jürgen Müller, Taschen (Cologne, Allemagne). *Histoire du cinéma,* collectif, National Geographic (Gennevilliers, Hauts-de-Seine).

Cinémas nationaux

Hollywood et le rêve américain. Cinéma et idéologie aux États-Unis de Anne-Marie Bidaud, Armand Colin. *Hollywood et la politique* de Claude Vaillantcourt, éditions Écosociété, Montréal (Canada). *L'Amérique des frères Coen* de Julie Assouly, CNRS éditions. *Europe et Hollywood à l'écran : regards croisés. European and Hollywood cinéma : cultural exchanges,* sous la direction de Gilles Menegaldo, Michel Houdiard. *Universal Studios : 100 ans de cinéma,* sous la direction de Jean-François Rauger, Cinémathèque française/éditions de La Martinière.

L'Antre de la Hammer de Marcus Hearn, Akileos (Talence, Gironde).

Aux armes, cinéma ! : Argentine 1966-1976 : Le PRT-ERP et Le Ciné de la Base de Joaquin Manzi, PUF (Paris)/Futuroscope (Vienne)/CNED. *Cinéma et turbulences politiques en Amérique latine,* sous la direction de Jimena Paz Obregon Iturra et Adela Pinada Franco, Presses universitaires de Rennes. *Cinéma et audiovisuel latino-américain : l'Indien, images et conflits* de Angelica Maria Mateus Mora, L'Harmattan. *Indiens du Brésil : (in)visibilités médiatiques* d'Erika Thomas, L'Harmattan.

Annales du cinéma français. Les Voies du silence, 1895-1929 de Pierre Lherminier, Nouveau monde éditions. *Tout feu tout flamme, une traversée du cinéma français* d'Olivier Barrot, Cahiers du cinéma. *Je vous trouve très conformiste. Panorama impertinent du cinéma français* de Pierre Bas, Vendémiaire.

Dictionnaire du cinéma israélien : reflet insolite d'une société de Hèlène Schoumann, Cosmopole éditions.

Regards sur le cinéma libanais 1990-2010 de Elie Yazbek, L'Harmattan.

Le Fespaco, une affaire d'État(s) 1969-2009 de Colin Dupré, L'Harmattan.

Genres

Esthétique du cinéma d'animation de Georges Sifianos, éditions du Cerf/Corlet.

Le Cinéma X, sous la direction de Jacques Zimmer, La Musardine. Orgasmo. *Les Images incroyables du cinéma érotique !,* 2 volumes de Christophe Bier et Jimmy Pantera, Serious Publishing.

Créatures fantastiques et monstres au cinéma de John Landis, Flammarion.

Le Film noir : histoire et signification d'un genre populaire subversif de Jean-Pierre Eskenazi, CNRS éditions.

Hollywood Musicals. Les 100 plus grands films musicaux de tous les temps de Ken Bloom, Gremese.

Tartes à la crème et coups de pied aux fesses : le cinéma comique américain. 1. Les années flamboyantes du court métrage de Enrico Giocavolli, Gremese (Saint-Denis-sur-Sarthon, Orne)

Péplum : l'Antiquité spectacle, sous la direction de Hélène Lafont-Couturier, Département du Rhône, Musée gallo-romain de Lyon Fourvière, Musée archéologique de Saint-Romain-en-Gal. *Le Péplum italien 1946-1966 : grandeur et décadence d'une antiquité populaire* de Florent Fourcart, éditions IMHO

L'Univers de la science-fiction… et au-delà de Michel Mallory, Rizzoli International Publications (New-York, USA).

Les Comédies à la française : 250 films incontournables du cinéma comique français de Christophe Geudin et Jérémie Imbert, Fetjaine.

Le Cinéma fantastique en France : 1897-1982, sous la direction de Béatrice de Pastre, CNC/Archives françaises du film/Scope.

Paris fait son cinéma, de Béatrice Billon et Barbara Boespflug, Chêne. *Paris vu par Hollywood,* sous la direction d'Antoine de Baecque, Flammarion.

Un cinéma aux mille visages : le film à épisodes en France, 1915-1932, de Christophe Trebuil, AFRHC.

L'Apocalypse Cinéma. 2012 et autres fins du monde de Peter Szendy, Capricci (Nantes, Loire-Atlantique).

Le Film événement de Diana Gonzalez, Armand Colin.

Les Films de campus : l'université au cinéma de Emmanuel Ethis et Damien Malinas, Armand Colin.

Les Jeux vidéo au cinéma d'Alexis Blanchot, Armand Colin.

Road Movies de Marc Rosmini, éditions Images en manœuvres. *Le train fait son cinéma* de Georges Di Lallo et Patrick Brion, Riveneuve.

Les Superhéros au cinéma de Olivier Delcroix, Hoëbeke/France Info. *Toi Tarzan, moi fan* de Claude Aziza, Klincksieck.

Divers

Jacques Aumont : *Que reste-t-il du cinéma ?* Vrin. Laurent Chollet avec la collaboration de Philippe Lombard et Armelle Leroy : *Le Cinéma de ma jeunesse. Cinéphiles de notre temps 1945-1995,* Hors Collection.

Cinématismes: la littérature au prisme du cinéma, sous la direction de Jacqueline Nacache et Jean-Loup Bourget, P. Lang (Berne, Suisse). *Entre littérature et cinéma : les affinités électives* de Jean Cleder, Armand Colin.

Les Théories du cinéma depuis 1945 de Francesco Cassatti, Armand Colin. *Approches to Film and Reception Theories : cinéma et théories de la réception,* études réunies et présentées par Christophe Gelley et David Roche, Presses universitaires Blaise Pascal (Clermont-Ferrand, Puy-de-Dôme)

La Critique sociale au cinéma de Franck Fischbach, Vrin. *Habiter le monde : éloge du poétique dans le cinéma du réel* de Corinne Maury, Yellow Now (Crisnée, Belgique).

Changements de têtes, de Georges Méliès à David Lynch de Diane Arnaud, Rouge profond (Pertuis, Vaucluse). *Dali Cinéma,* sous la direction de Matthew Gale, G3J éditeur.

L'Enfant acteur, de François Truffaut à Steven Spielberg et Jacques Doillon de Nicolas Livecchi, Les Impressions nouvelles (Bruxelles).

Cinémathèque de Tanger, collectif édité par Omar Berrada et Yto Berrada, Librairie des Colonnes (Tanger)/Virreina Centre de la Itmage (Barcelone). *Collection Cinéma,* sous la direction de Philippe-Alain Michaud, Centre Pompidou.

Le Cinéma à l'heure du numérique : pratiques et publics, collectif, MKF. *L'Image numérique au cinéma : historique, esthétique et technique d'une révolution technologique* de Philippe Lemieux, L'Harmattan.

Réaliser un storyboard pour le cinéma de Louis de Rancoud, Olivier Saint-Vincent, Rafaël Saint-Vincent, Eyrolles. *Master Class storyboard. 25 interviews de storyboardeurs et réalisateurs,* Eyrolles.

Le Travail du cinéma 1 de Dominique Villain, Presses universitaires de Vincennes (Saint-Denis, Seine-Saint-Denis).

Henri Alekan : l'enfant des lumières de Pierre-Alexandre Schwab, Hermann.

Le Son au cinéma et dans l'audiovisuel de Bernard Guiraud, La Baie des Anges (Nice, Alpes-Maritimes)/Cifap (Montreuil, Seine-Saint-Denis)

Profession administrateur de production de films de Christophe Mahé-Menant, Eyrolles.

L'Argent du cinéma. Introduction à l'économie du septième art de Claude Forest, Belin. *Comment financer une œuvre par le cinéma et la télévision* de Isabelle Terrel et Christophe Vidal, Dixit.

Pour un cinéma léger et synchrone ! : l'invention d'un dispositif à l'Office national du Film de Montréal de Vincent Bouchard, Presses universitaires du Septentrion (Villeneuve d'Ascq, Nord).

Etrangers d'ici : migrants et migrations au cinéma de Laure Teulières et Serène Delmas, Privat.

La Querelle des dispositifs : cinéma, installations, expositions de Raymond Bellour, POL.

Remake de Jean Imbeault, éditions de l'Olivier.

Le cinéma s'affiche d'Alexandra Strauss, Gulf Stream (Saint-Herblain, Loire-Atlantique).

Yves Alion : *Galerie de photos : stars mythiques,* Hugo Image édition. Françoise Denoyelle : *Le Studio Harcourt, 1934-2009,* Harcourt.

Stéphane Kossmann : *Black & White Carpet,* Le Bec en l'air éditions (Marseille, Bouches-du-Rhône). Anne Wiazemsky : *Photographies,* Gallimard,

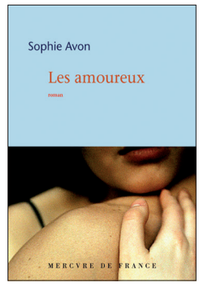
REVUES

Bollywood : industrie des images, Théorème n° 16. ▶

LES AMOUREUX

PAR SOPHIE AVON

Mercure de France
400 p. – 22 €.



Intervenante régulière du *Masque et la Plume* sur France Inter depuis 2005, journaliste et critique au quotidien régional *Sud-Ouest* depuis 1988, notre consœur Sophie Avon publie aussi des romans depuis cette date.

Son neuvième opus, *Les Amoureux*, est d'abord un récit autobiographique où l'on retrouve la jeune Sonia qui, dans *Les Belles Années* (2010), vivait son apprentissage de comédienne à Paris. C'est aussi une éducation sentimentale, l'histoire folle d'une passion impossible éprouvée — dans tous les sens du terme – à 18 ans et nourrie des grand textes littéraires (*Les Souffrances du jeune Werther, À la recherche du temps perdu*) ; un élan irrépressible pour Alexandre le ténébreux, qui avait déjà brisé le cœur du premier amant de Sonia, Jan, et lui confie très vite : « J'ai besoin d'un corps qui m'excite et me domine, et ce corps c'est celui d'un garçon. » C'est encore la chronique fataliste des amours débutantes ou finissantes – ressenties par ses amies, sa sœur, ses parents, des voisins, son neveu – qui, sous toutes leurs formes, portent en elles « joie et souffrance », comme on dit dans les films de Truffaut (la relation triangulaire évoquant à la fois son *Jules et Jim* et le *Rendez-vous* de Téchiné). C'est de plus l'évocation du tournant des années 70-80, époque vibrante encore de liberté et pas encore tremblante du SIDA et autres maux de la fin du siècle. C'est enfin une sorte de *romantic fiction,* puisque le livre s'ouvre sur l'héroïne parcourant les allées d'un cimetière où elle vient d'enterrer son compagnon de trente ans, à 60 ans révolus… Or – faites le compte –, si elle a à peine 18 ans en 1979 ces funérailles ont lieu en 2020 et des poussières ! Se propulsant dans l'âge sage où la douleur se raisonne pour mieux retourner dans celui, sauvage, où résonnent les sanglots autant que les serments, Sophie Avon livre une œuvre entre les lignes de laquelle on retrouve sa passion pour un certain cinéma d'auteur.

Isabelle Danel

THE ARTIST, LE LIVRE

PAR ARIANE ALLARD ET MICHEL HAZANAVICIUS

Ed. de La Martinière – 206 p. - 28,50 €

Si l'ouvrage - comme le film - se conclut par "une salve de prix", le travail entrepris par Ariane Allard avec la collaboration de Michel Hazanavicius est bien de remonter le temps et de montrer que tout n'était pas écrit d'avance. Car le projet de *The Artist* n'avait rien de cynique. Au contraire, il est non seulement le fruit d'un vrai désir de cinéaste, mais son incroyable destinée de film-français-aux-5-Oscars (entre autres, mais c'est déjà là un exploit !) n'avait rien *a priori* de prévisible. La séquence - savoureuse, car nous sommes ici dans les coulisses du plus grand festival du monde - retraçant les échanges par textos entre Thomas Langmann, le producteur du film, et Thierry Frémaux, le délégué général du Festival de Cannes, prouve qu'il fallut la détermination du premier et la croyance du second pour créer l'alchimie originelle de ce succès fulgurant. Mais, avant tout, retour sur le film lui-même. Dans *The Artist, le livre,* Ariane Allard, collaboratrice régulière de la revue *Positif*, révèle ce que l'œuvre a de profondément cinématographique… et cinéphile. Entremêlant, en effet, le travail minutieux opéré pour recréer l'âge d'or du cinéma muet (travail sur le corps, la musique, les décors hollywoodiens, les costumes des années 1920…) et celui, tout aussi minutieux, pour lui rendre hommage ("*J'ai fait les poches de tout le monde à Hollywood*", s'amuse Hazanavicius), l'ouvrage fourmille d'anecdotes et de rapprochements érudits. La contextualisation de l'année 1927, durant laquelle se déroule *The Artist*, est ainsi passionnante : en un tour du monde des derniers chefs-d'œuvre du cinéma muet (de *Metropolis* de Fritz Lang à *L'Aurore* de Murnau), avant l'arrivée en fanfare - ou plutôt en jazz - du parlant, Ariane Allard éclaire la dure chute de George Valentin, interprété, faut-il le rappeler, par Jean Dujardin. Tout au long de l'ouvrage, la journaliste s'entretient avec Michel Hazanavicius, glanant des secrets de tournage (le mode de rémunération des comédiens aux États-Unis impose un certain sens de l'organisation !), et fait revivre, notamment à l'aide d'une très belle iconographie, le miracle d'inventivité du cinéma muet.

Chloé Rolland

100 ans de cinéma indien, La Nouvelle Revue de l'Inde n° 161.

Le Cinéma américain face à ses mythes : une foi incrédule, Cycnos 28-2.

Le Cinéma en situation : expériences et usages du film, Théorème n° 15.

Les Cinémas du Maghreb et leurs publics, Africultures n° 89-90.

Le Costume, CinémAction n° 144.

CinémAction n° 143.

Le Moyen Orient sous les projecteurs, Les Cahiers de l'Orient n° 106.

Spectres, L'Art du Cinéma n° 77-78.

CINÉASTES

Écrits

Masao Adachi : *Le bus de la révolution passera bientôt près de chez toi*. Ecrits sur le cinéma, la guérilla et l'avant-garde (1963-2000), Rouge profond. Eugène Green : *Les Atticistes*, Gallimard. Serguei Iosifovitch Paradjanov : *Le Signe des temps. Lettres de prison*, Parenthèses.

Jean Cocteau : *Le Passé défini VII, 1960-1961*, Gallimard. Raymond Depardon : *Repérages*, éditions du Seuil. Pierre Etaix : *Textes et textes Etaix*, Le Cherche-Midi. Philippe Labro : *Mon Amérique : cinquante portraits de légende*, La Martinière. Patrice Leconte et David d'Equainville : *Reculer pour mieux sauter*, Flammarion. *L'Intégrale Jean Yanne 2. Tout le monde il est gentil* de JeanYanne, Le Cherche-Midi.

Mémoires

Nadine Trintignant : *Vers d'autres matins*, Fayard.

Entretiens

Avec *Noémie Lvovsky* par Quentin Mevel, Independencia éditions.

Adolfo Arrieta, avec Philippe Azoury [*Un morceau de ton rêve …* Paris underground 1966-1995], Capricci. *Tim Burton*, avec Mark Salisbury, Points Seuil. *Michael Haneke*, avec Philippe Rouyer et Michel Cieutat, Stock. *Hitchcock par Hitchcock*, sous la direction de Sidney Gottlieb, Flammarion.

Conversation avec un cinéaste israélien imaginé : Avi Mograbi d'Akam Zaatari, Les Laboratoires d'Aubervilliers/Kadish Art Foundation/Black Jack éditions. *Miguel Gomes* avec Cyril Neyrat [Au pied du mont Tabou], Independencia éditions.

L'Atelier des cinéastes, de la Nouvelle Vague à nos jours, conversations menées par José Moure, Gaël Pasquier et Claude Schopp, Archimbaud/Klincksieck.

Études

Woody Allen de Laurent Dandrieu, CNRS éditions ; de Marc Lemonier [Petit dictionnaire], City ; un hommage photographique, Hors Collection. *Charlie Chaplin* de Jerry Epstein, Gremese ; de Pierre Perez, City. *Ethan et Joël Coen* de lan Nathan, Cahiers du cinéma. *Clint Eastwood* de Frédéric Valmont, éditions Didier Carpentier. *Michael Haneke*, sous la direction de Valérie Carré, Le Bord de l'eau (Latresne,Gironde). *Alfred Hitchcock* de Lydie Decobed, L'Harmattan. *Abbas Kiarostami* deYoussef Ishagpour, Ciré (Belval, Vosges)/Oxymore éditions (Pia, Pyrénées-Orientales). *Stanley Kubrick* [*1. Les Films. 2. La Musique*] sous la direction de Brigitte Gauthier, L'Entretemps (Vic-la-Gardiole, Hérault). *George Lucas* de Karina Longworth, Cahiers du cinéma. *Jonas Mekas*, Paris expérimental. *Friedrich-Wilhelm Murnau* de Claude Hadin, L'Harmattan. *Mamoru Oshii* de Julien Sevéon, éditionsIMHO. *Ousmane Sembene* de Paulin Soumanou Vieyra, Présence africaine. *Roman Polanski* de David Ehrenstein, Cahiers du cinéma. *Otto Preminger*, Collectif, Capricci. *Leni Riefenstahl* de Lilian Auzas, Leo Scheer. *Carlos Sorin* de Françoise Heitz, EPURE (Reims, Marne). *Steven Spielberg* de Richard Schickel, éditions de La Martinière. *Andréi Tarkovski* de Pierre Devidts, L'Harmattan. *Billy Wilder* de Patrick Brion, CNRS éditions.

David Fincher, Eclipses n° 21. *Peter Watkins, Décadrages* n° 2
L'Encyclopédie Audiard de Stéphane Germain, Hugo et Cie. *L'Intégrale Michel Audiard : tous les films de A à Z* de Marc Lemonier, Hors Collection. *Marcel Carné* de David Chanterrane, éditions Soteca(Saint-Cloud, Hauts-de-Seine). *Claude Chabrol* de Michel Pascal, éditions de La Martinière. *Jacques Deray* de Augustin Burger, Le Bord de l'eau. *Jean Renoir* de Pascal Mérigeau, Flammarion. *Eric Rohmer*, sous la direction de Patrick Louguet, Presses universitaires de Vincennes. *François Truffaut* de Madin Lefebvre, Vrin.

Les Frères Lumière, l'aventure du cinéma de Jacques Rittaud-Hutinet, Cabedita éditions. *Georges Méliès*, édition établie et présentée par Jean-Pierre Siroin-Trahan, éditions du Sonneur.

Voir également *Le Personnage, le mouvement et l'espace chez Jacques Tati* et *Robert Bresson, Mon oncle, Play Time, Pickpocket, Mouchette* de Paul Obaldia, L'Harmattan.

FILMS

Avatar de James Cameron par Nathalie Depraz, Ellipses ; par Franck Pierobon, Vrin.

Blow-up de Michelangelo Antonioni par Thierry Roche, Yellow Now (Crisnée, Belgique).

Mouchette de Robert Bresson par Daniel Weyl, L'Harmattan.

Napoléon d'Abel Gance par Kevin Brownlow, Armand Colin,

Les Nibelungen de Fritz Lang, sous la direction de Violaine Auger et Antoine Roullé, L'Harmattan.

Œdipe roi de Pier Paolo Pasolini par Florence Bernard de Courville, L'Harmattan.

Le Roi et l'Oiseau de Paul Grimault et Jacques Prévert par Jean-Pierre Pagliano, Belin.

Tel Me Lies de Peter Brook par Gilles Duval et Séverine Wemaere, Collection des Fondations.

To Be or Not To Be d'Ernst Lubitsch par Jean-Marc Leveratto, Vrin.

Les Tontons flingueurs de Georges Lautner par Marc Lemonier, City.

La Grande Illusion et *Partie de campagne* de Jean Renoir par Olivier Curchod [La « Méthode Renoir»], Armand Colin.

La Nouvelle vague. Godard. À bout de souffle par Michel Marie, Armand Colin.

Ciné-voyage en Corée du Nord : l'expérience du film Moranbong par Antoine Coppola, L'Atelier des Cahiers.

SCÉNARIOS

À *L'Avant-Scène Cinéma* :
Demonlover d'Olivier Assayas (n° 595, septembre). *Le Labyrinthe de Pan* de Guillermo del Toro (n° 597, novembre). *Les Mystères de Lisbonne* de Raul Ruiz (n°548-549, décembre 2012/janvier 2013).

Amour de Michael Haneke, Actes Sud. *L'Eau froide* d'Olivier Assayas, Lett Motif (La Madeleine, Nord). *Mortem* d'Eric Atlan et Marie-Claude Dazun, Intervalles. *Nos vies heureuses* de Jacques Maillot, Lett Motif. *Populaire* de Régis Ronsard, Daniel Preslay et Romain Compingt, éditions J'ai lu.*Trois mondes* de Catherine Corsini et Benoît Graffin, Lett Motif. *Une adolescence dans l'après-mai* d'Olivier Assayas, Cahiers du cinéma.

The Artist : le livre de Michel Hazanavicius et Ariane Allard, éditions de La Martinière. *Asterix et Obelix au service de Sa Majesté* : *l'album du film* [de Laurent Tirard], éditions Albert René. *Looking for Asterix* de Laurent Tirard et Thierry Valletoux, Cyclope et Compagnie. *La Grande Vadrouille* [deGérard Oury], *l'album culte* de Pierre-Jean Lancry, Milan. *Le Magasin des suicides* : *le livre du film* de Patrice Leconte, éditions Prisma (Gennevilliers, Hauts-de-Seine).

Le Petit Bronzés illustré par l'exemple de Philippe Durant, Nouveau monde éditions. *Pas de bras, pas de chocolat … et quatre cents autres répliques cultes de cinéma* de François Jouffa et Frédéric Pouhia, Tut Tut éditions.

Batman, the Dark Night [de Christopher Nolan] : *gadgets, armes, véhicules et documents secrets de la batcave*, Fetjaine. *Dans les coulisses de la trilogie Dark Night*: livre officiel de Christopher Nolan et Chip, Huginn & Munnin.

Harry Potter, les plus belles affiches : 40 posters détachables ; portraits de légende : 10 posters détachables, Huginn & Munnin.

Le Hobbit : un voyage inattendu : le guide officiel du film [de Peter Jackson] de Brian Sibley, Fetjaine.

Le Hobbit: un voyage inattendu : *le livre du film* de Jude Fisher, Fetjaine. *Le Hobbit : un voyage inattendu* : *chroniques, art et design* de Daniel Falconer, Fetjaine. *Le Hobbit : l'encyclopédie ultime des figurines* de Stephen Sansweet, Hors Collection. *Le Guide du monde de Bilbo* de Stefan Servos, Archipel.

Star Wars : *l'album culte* de J.W. Rinzler, Michel Lafon. *Star Wars : les héros de la saga* de Simon Beecroft, Michel Lafon. *Générations Star Wars* : *la chronique illustrée de 30 ans d'aventures*, Hors collection. *Star Wars* : *le meilleur des illustrations*, Huginn & Muninn.

Guide du film Twilight de Robert Abela, Hachette
Le Discours d'un roi de Tom Hooper, *Erin Brockovich* de Steven Soderberg, *Harvey Milk* de Gus Van Sant, tous trois à Langues pour tous.

Au bout du rêve : La Belle au bois dormant *de Walt Disney* de Michel Bosc, L'Harmattan.

5ème avenue, 5 heures du matin : Audrey Hepburn, Diamants sur canapé *et la genèse d'un film culte* de Sam Wasson, Sonatine.

Freaks : la monstrueuse parade de Tod Browning, édité par Sam Stourdzé et Anne Lacoste, Idpure (Morges, Suisse).

L'Amitié selon Prévert de Carole Aurouet, éditions Textuel. *Le Cinéma dessiné de Jacques Prévert* de Carole Aurouet, éditions Textuel.

Paul Gegauff de Arnaud Le Guern, Pierre-Guillaume de Roux.

Un amour d'UIQ : *scénario pour un film qui manque* de Félix Guattari, éditions Amsterdam.

LES ENFANTS DU PARADIS

Les Enfants du paradis de Jacques Prévert, Arte/Gallimard. *Les Enfants du paradis* de Marcel Carné, *L'Avant-Scène Cinéma* n° 596, octobre 2012.

Catalogue de l'Exposition, sous la direction de Laurent Mannoni et Stéphanie Salmon, éditions Xavier Barral, Cinémathèque fran- ▸

ET MES SEINS, TU LES AIMES ?

50 fantasmes cinématographiques

PAR GÉRARD LENNE

La Musardine
190 p. - 15 €

Sous son habit écarlate, le cardinal de Richelieu se fait sucer par Milady dans *Les Trois Mousquetaires* : l'avez-vous vu, ou seulement rêvé de l'avoir vu ? Nos désirs impriment nos souvenirs mieux que la réalité. Fort de ce constat, Gérard Lenne s'amuse à créer une effloraison de scènes sexuelles qu'il superpose, en succédanés érotiques, à cinquante films de toutes époques, de Godard à Borderie, de Cocteau à Verhoeven. Autant de moments restés en jachère dans une sorte d'attente inavouée du détournement salace. Un feu sous la cendre, mais il fallait souffler dessus. L'exercice a tout d'amusant, de décapant, de jouissif, et suffit à recommander le livre, toutes affaires cessantes. Il ne va pas sans poser quelques questions, néanmoins. Gérard Lenne, auteur respecté de maints ouvrages cinéphiles, laisse ici la place au poète licencieux, pour ne pas dire à l'érotomane débridé. Ses substitutions toujours pertinentes, plausibles, joliment enchâssées, sont d'autant plus pernicieuses qu'elles vont désormais rester en perpétuelle rémanence sur les films dont il traite. Ainsi, les futurs découvreurs des *Dix Commandements* pourraient bien être déçus de ne pas y trouver le Charlton Heston qu'il propose : Moïse, serviteur de Yahvé, qui arrache soudain le string perlé de Debra Paget, attachée en offrande au-dessous du Veau d'Or. Et les prochains spectateurs de Monsieur Hulot se trouveront bien marris de ne pas le voir, comme ici, se donner de la joie en solitaire devant une collection de *Paris Flirt*. De même, ceux de *L'Empire des sens* attendront longtemps, dans le film, que Sada la servante se fasse prendre, de la plus animale façon, par un chien en levrette… Redressés au fouet d'une telle vigueur, les films explosent en chimères souvent plus captivantes que les scènes originelles. Le lecteur jubile aux dépens du cinéphile. Mais quelle santé, Gérard !… Au finale, on aimera cet art de la phrase courte, du tempo tenu, de l'hybridité générale et de la franche assumation perverse. Enfin, à l'instar de cette phrase de l'introduction : « *Quand l'imagination pallie les défaillances de la mémoire, le processus fantasmatique se met en branle* », on prendra ce dernier mot à la lettre. On lira l'ouvrage d'une seule main, mais les yeux grands ouverts sur le plus beau des films intérieurs.

J.J.B.

L'AVANT-SCÈNE DU CINEMA

SOUS LA DIRECTION D'YVES ALION

n°600 – Numéro spécial, 150 p., 15 €

J'ai sous les yeux le n°1 de *L'Avant-Scène du cinéma*, qui date de février 1961. Au sommaire, sous sa couverture fuchsia, *Le Passage du Rhin* d'André Cayatte. Au départ, cette revue était (d'où son titre) la petite sœur de *L'Avant-Scène du théâtre*. Difficile d'imaginer, en notre temps d'abondance, ce qu'a pu représenter cette innovation pour un adolescent provincial isolé des années 60. La possibilité de lire les films à défaut de les voir ! Certes, l'un ne peut se substituer à l'autre, mais dans certains cas, des années plus tard, on avait parfois l'illusion d'avoir vu ce qu'on avait seulement lu… C'est que *L'Avant-scène* ne se contente pas de reproduire des scénarios, il offre une véritable description exhaustive des films !
Et voici le n°600, paru en février. Pour fêter ça, une bonne idée : demander à des cinéastes dont les films ont été ainsi « décrits » par la revue de désigner leur scène de cinéma préférée. Certains, pressentis, étaient trop occupés. D'autres ont, hélas, récemment disparu. D'Assayas à Molinaro, de Deville à Ozon, de Breillat aux Taviani, vingt-trois d'entre eux ont répondu à l'appel. D'où une anthologie chatoyante, surprenante parfois, respirant cet amour impuni du cinéma que nous sommes heureux de partager avec eux.

Gérard Lenne

L'ANNUEL DU CINÉMA 2013

Éditions Les Fiches du Cinéma
800 p. – 41 €

C'est LA publication que les cinéphiles français doivent se procurer, et *a fortiori* les critiques. Pour une raison simple. C'est la seule qui réunit en un volume l'analyse de tous les films sortis dans l'année. Nanar ou chef-d'œuvre, chaque long métrage sorti en salles a droit à sa fiche d'une page avec générique détaillé, avis critique et, ce qui est très précieux, un résumé complet. Car nulle part ailleurs (y compris sur le web), vous ne trouverez systématiquement relatée la fin des films. En proportion du nombre des sorties qui s'accroît, la pagination de *L'Annuel* augmente elle aussi. 800 pages pour ce cru 2013. Avec en plus des 640 pages consacrées aux films, plusieurs index, nécros, biblios et palmarès. Un vrai bilan de la saison cinématographique, précédé, comme le veut une tradition solidement établie, d'un « carnet de tendances » conçu par Nicolas Marcadé et toute l'équipe des *Fiches du cinéma*. Soit un ensemble d'entretiens avec réalisateurs, comédiens, mais aussi producteurs, distributeurs et

journalistes pour mieux comprendre les mutations économiques et esthétiques de notre chère planète cinéma. Cette année, c'est notre confrère Alex Masson qui ouvre le bal en dénonçant les accords de partenariat des distributeurs avec les services marketing de grands médias, qui réduisent encore la place de la critique. Comme pour lui répondre, une enquête donne la parole aux principaux sites indépendants de critique sur Internet.

Philippe Rouyer

çaise, Fondation Jérôme Seydoux-Pathé.

Camé-Prévert-Trauner, les magiciens du cinéma de Jean-Pierre Jeunet, N.T. Binh et Philippe Morisson, Les Arènes.

Les Enfants du paradis de Geneviève Sellier, Armand Colin.

JAMES BOND

007, The James Bond Archives de Paul Duncan, Taschen.

James Bond est éternel : 50 ans de cinéma, 50 histoires secrètes de l'agent 007 de Guillaume Evin, éditions du Moment. *Le Dico secret de James Bond : d'Aston Martin à 007* de Guillaume Evin et Gega, Hugo et Cie. *James Bond : le dossier secret* de Kevin-Bertrand Collette, éditions du Rocher.

Les Interprètes de James Bond, agent secret de Sa Majesté de Frédéric Valmont avec la collaboration de François Justamand, éditions Didier Carpentier. *James Bond* de Roger Moore, Gründ.

Les James Bond Girls de Frédéric Brun, EPA. *James Bond Girls : l'album de 50 ans d'un mythe*, les éditions Premium (Enghien-les-Bains, Val d'Oise).

James Bond : 101 voitures de légendes de Jean-Antoine Duprat, L'Opportun (La Varenne-Saint-Hilaire, Val-de-Marne).

James Bond : 50 ans d'art et d'affiches, Huginn & Muninn.

ACTEURS

Autobiographies

Jane Fonda : *Prime Time*, Plon. Sylvia Kristel (avec Jean Ancelin) : *Nue dans l'ombre du fantasme*, Le Cherche-Midi.

Graham Chapman : *Autobiographie d'un menteur*, Max Milo éditeur. Arnold Schwarzenegger : *Total Recall : l'incroyable et authentique histoire de ma vie*, Presses de la Cité.

Brigitte Fossey : *Mon abécédaire spirituel*, Le Cherche-Midi. Charlotte Valendrey : *N'oubliez pas de m'aimer*, Le Cherche-Midi.

Jean-Claude Dreyfus : *Ma bio dégradable : j'acte 1*, Le Cherche-Midi. Christian Marin (et Gilles Antomowicz) : *Mémoires d'un chevalier du ciel*, Sillages éditions (Chateauneuf de Gardagne,Vaucluse).

Entretiens

Arletty : paroles retrouvées de Robert de Laroche, La Tour verte (Grandvilliers, Eure)

La Vie d'artiste de Daniel Mesguisch, avec Jocelyne Sauvard, Ecriture,

Études

Marlene Dietrich [L'Ange bleu] de Zoë Valdès, Hermann. *Audrey Hepburn* de Wili Dodson, Milan (Toulouse, Haute-Garonne) ; de Iris Lanclon, Chêne, E/P/A

Peter Cushing d'Eric Escoffier, Bertrand Vonthreim, Didier Lefèvre.

Andy Kaufman [et le Rêve Américain/Comique extrémiste] de Florian Keller, Capricci. *Shah Rukh Khan* de Gin Piau, Tensing (Brie, Yvelines).

Brigitte Bardot de Oriane Oringer, Exclusif (Neuilly-sur-Seine, Hauts-de-Seine). *Annie Girardot* de Giulia Salvatori, Michel Lafon.

Bemard Blier de Christian Dureau, éditions Didier Carpentier. *Louis de Funès [de A à Z]* de Bertrand Dicale, Tana ; de Sandro Cassati, City ; de Aurélien Deville, City ; de Claude Raybaud, éditions Gilletta (Nice, Alpes-Maritimes). *Jean Dujardin* de Marielle Cra, Grimal. *Fernandel* d'André Ughetto, Hoëbeke. *Lino Ventura* de Sandro Cassati, City ; de Clélia Ventura [Carnets de voyages], Barnea (Saint-Jean-de-Luz, Pyrénées-Atlantiques).

Marilyn Monroe à 20 ans : les secrets de ses débuts de Jannick Alimi, Au diable Vauvert (Vauvert,Gard). *De Norma Jean à Marilyn…* de Susan Bernard, photographies de Bruno Bernard, Hugo Image. *Le Style Marilyn, les secrets d'élégance de la femme et de la star par son couturier personnel Travilla* de Andrew Hansford et Karen Omer. *Marilyn Monroe : la vie d'une icône glamour* de Marie Clayton, Parragon (Bath, Grande-Bretagne). *Marilyn d'hier et d'aujourd'hui* de Dominique Choulard, Mon petit éditeur. *Marilyn, la légende* de Henry-Jean Servat, Hors Collection.

Lettre ouverte à Alain Delon de Nicole Calfan, L'Archipel. *Ce qu'il voulait* de Macha Méril, Albin Michel.

Et Dior créa la femme de Francis Huster, Le Cherche-Midi.

Les Grandes Gueules du cinéma français. Gabin, Ventura, Belmondo, Delon de Philippe Lombard, Express Roulada éditions. *Le Petit Gabin illustré par l'exemple* de Philippe Durant, Nouveau monde éditions. *Moi Jean Gabin* de Goliarda Sapienza, Attila.

501 acteurs de tous les pays par ordre chronologique : de George Arliss à Natalie Portman, sous la direction de Steve Joy Schneider, Omnibus. *Dictionnaire critique de l'acteur. Théâtre et cinéma*, Collectif, Presses universitaires de Rennes.

Le Diable probablement. 10 amoureux, sous la direction d'Anaëlle Lebovits-Queneheu, Verdier (Lagrasse, Aude).

CRITIQUES

Emilie Bikerton : *Brève histoire des Cahiers du cinéma*, Les Prairies ordinaires.

Regards sur la critique et les revues de cinéma en France. 1. Cartographie, sous la direction de Jean Cleder et Antony Fiant, Etudes cinématographiques, Lettres modernes Minard (Dives-sur-Mer, Calvados).

Andrée Tournès, Jeune Cinéma hors série, octobre 2012. *Bernard Chardère, 60 ans de cinéma*, sous la direction de Carole Aurouet, Nouvelles éditions Jean-Michel Place.

Olivier Barrot : *Le Fils perdu*, Gallimard. Jean-Pierre Putters : *Mad movies, la légende. Mad ma vie, le parcours d'un cinéphile*, Rouge profond.

Jean-Luc Douin : *Le Cinéma du désir*, Joëlle Losfeld.

Sophie Avon : *Les Amoureux*, Mercure de France. Claire Vassé : *De là où tu es*, Stock. Caroline Vié : *Brioche*, Jean-Claude Lattès. Stéphane Zagdanski : *Chaos brûlant*, éditions du Seuil.

Spectres du cinéma 1, Lett Motif.

ROMAN

Santiago Horacio Amigorena : *La Première Défaite*, POL. Satiajyit Ray : *La Nuit de l'indigo*, Les Belles Lettres. Mario Soldati : *L'Emeraude*, Le Promeneur/Gallimard.

Alain Fleischer : *Conférenciers en situation délicate*, Leo Scheer. Gérard Mordillat : *Ce que savait Jennie*, Calmann-Levy. Jean-Daniel Verhaeghe : *Le Jour de l'absence*, Arléa.

Claude Arnaud : *Brèves saisons au paradis*, Grasset.

Jean-Pierre Naugrette : *Edward Hopper, Rhapsodie en bleu*, Nouvelles éditions Scala.

DIVERS

À table avec Charlie Chaplin, 60 recettes vagabondes de Claire Dixsaut, Agnès Vienot.

Dürer, Cranach, Mélancolie(s) de Claude Makovski, Somogy éditions. ♦

TÉLÉVISION FRANÇAISE : la saison 2012

(une analyse des programmes du 01/09//2010 au 31/08/2011)

Coordonné par Christian Bosséno
L'Harmattan – 420 p. – 35 €

« Une année sidérante ! » s'exclame Christian Bosséno, cinéphile *et* téléphile, créateur de cette *Saison*. Ce 21e opus, « ovni » de l'édition, rédigé par une équipe d'enthousiastes, propose une analyse raisonnée d'une année de télévision, passant au crible une sélection d'environ trois cents fictions et documentaires. « Une année sidérante », oui ! Rappelez-vous le « feuilleton » DSK, le tsunami au Japon, les images apocalyptiques de Fukushima. Même les fictions les plus audacieuses ne pouvaient susciter une fascination aussi considérable que ces images passées en boucle ! Si la fiction est toujours en crise, le cru 2012 reste honorable : avec quelques pépites dont *Fracture*, d'Alain Tasma ou *À la recherche du temps perdu* de Nina Companeez et une bonne quinzaine d'œuvres de qualité. Côté séries, citons *Un village français, Les Vivants et les Morts,* fresque sociale de Gérard Mordillat et, perle du feuilleton romanesque, *Mystères de Lisbonne*, de Raul Ruiz ; des séries policières (*Les Beaux Mecs*, *Mafiosa, Engrenages*) : sans oublier les programmes courts dans lesquels la télé excelle. *La Saison* traite abondamment des documentaires, analyse les livres, revues et DVD, rend hommage aux disparus, chronique les festivals et manifestations. Indispensable pour les professeurs, les étudiants de l'audiovisuel, et pour les spectateurs exigeants.

Léna ADAM

HEIKE HURST

Par Lucien Logette

(1938-2012)

PORTEUSE DE FEU

Depuis vingt ans et plus, Heike a toujours été associée pour moi au troisième vers d'un très court poème sans titre d'Apollinaire : «Il ne regarde pas le pyrogène aux cheveux rouges.» D'abord pour l'image, accrochée à sa chevelure flamboyante immédiatement identifiable, mais aussi pour le sens : tel le pyrogène disparu (un porte-allumettes sur les tables des cafés d'avant 1914), Heike était porteuse de feu, un feu couvant en permanence. Celui, primordial, de la découverte, et de son corollaire, le désir de faire connaître. Car si elle fut une arpenteuse infatigable de festivals, ce ne fut pas par besoin d'accumulation égoïste de films pour emplir sa besace mentale, mais par goût de communiquer le plaisir éprouvé. Avec enthousiasme – jamais raisonneuse, toujours enflammée -, avec obstination lorsque l'on ne partageait pas son admiration et qu'elle ne renonçait pas à vous convaincre. L'écouter, revenue d'un des ces festivals quelle affectionnait, Tübingen, Namur ou Turin, raconter ses éblouissements ou sa rencontre avec un(e) cinéaste inconnu(e) mais dont l'avenir lui semblait assuré (prédiction souvent avérée) était une façon de retremper nos certitudes parfois défaillantes quant à notre fonction. Oui, la critique est encore une activité nécessaire. Oui, on peut encore éveiller l'intérêt du lecteur-auditeur. Ce qu'elle n'a jamais cessé de faire, à travers son émission hebdomadaire sur Radio Libertaire ou ses articles pour *Jeune Cinéma* et *Le Monde libertaire* – sans compter ses collaborations à des revues allemandes. Pour le plus grand bénéfice de ses lecteurs, elle a signé 554 fois dans *Jeune Cinéma*, entre avril 1991 et l'automne 2012, interrogeant Abbas Kiarostami ou Nanni Moretti, Jean-Pierre Lledo ou Vincent Glenn, couvrant aussi bien Cannes que le Cinéma du réel, Locarno que les projections de l'Acid. Un éventail ouvert comme il y en eut peu.

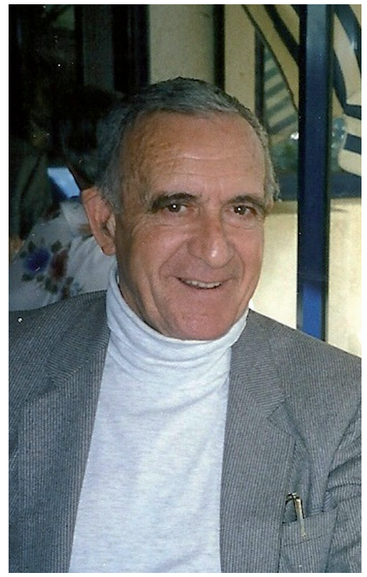
Elle était née en 1938, à Gotha, en Allemagne, future RDA, qu'elle quittera tôt pour passer à l'Ouest. En France, elle épousera Jean-Louis Hurst, militant déserteur de la guerre d'Algérie. Ils s'installeront dans ce pays après l'indépendance, expérience de « pieds-rouges » formatrice. Elle passera une thèse sur le cinéma à Paris-VIII, enseignera l'allemand, deviendra critique et animatrice de radio et combattra sans faillir l' «alien» cancéreux qui devait la vaincre. Et quoiqu'en ait écrit *Libération,* elle ne buvait pas la bière sans mousse mais, tout à l'inverse, - beaucoup de mousse sur très peu de bière.

MICHEL FLACON

Par Jean-Michel Frodon

(1927-2012)

PROVINCIAL, HÉDONISTE, SOURIANT



Il est mort le 17 novembre 2012, dans sa maison du Mourillon à Toulon. Il venait d'avoir 85 ans. Michel Flacon avait créé la revue *Raccords* en 1950, avec un dynamique camarade de khâgne nommé Gilles Jacob. Une revue de cinéma érudite, impertinente, pas politisée en ces temps qui l'étaient extrêmement – et cela déjà lui ressemblait beaucoup. Il en fut le directeur le temps de sept numéros, lui qui n'avait de goût pour aucun poste de direction. Devenu, pour toute sa vie, professeur à Toulon au sortir de Normale Sup', il allait beaucoup aimer les films, beaucoup aimer écrire à leur propos, tout en choisissant sans retour une existence loin de Paris – une sorte d'exil, vu la manière dont vont les choses en France, dans la critique également. Aux côtés de Pierre Billard, ami de toujours, il sera collaborateur régulier de *Cinéma* de 1958 à 1967 et du *Point* entre 1972 et 1978.

Il aimait les films, il aimait sans doute encore davantage les mots. S'il écrivait si bien à propos de cinéma, avec une verve où le bonheur de la formulation, la découverte d'un indice caché, l'intuition d'une connaissance inaperçue étaient le graal de sa quête de rédacteur, c'était aux confins de ses trois autres passions dominantes. Michel Flacon aimait la langue, il aimait enseigner, il aimait jouer. Pour lui, écrire sur Ingmar Bergman, sur Brigitte Bardot ou sur Guy Gilles, c'était partager des joies de spectateur, c'était s'emparer des hasards des sonorités, de la richesse infinie des sens, c'était surtout, sous le signe du plaisir, transmettre un savoir, comme il l'aura fait avec ses innombrables élèves, au cours d'une vie qui aura d'abord été vouée à faire aimer la langue française et les œuvres qui la magnifient. Imperméable à tout dogmatisme, hédoniste souriant loin des querelles de la capitale, considérées d'un œil volontiers narquois, il pouvait pourtant venir se mêler aux controverses de la critique, lors de ses rares participations au *Masque et la Plume* à la fin des années soixante-dix. Pour vite repartir au soleil de sa vie telle qu'il l'aura voulue.

JACQUES GOIMARD

Par Gérard Lenne

(1934-2012)

LA FACE CACHÉE DU PROFESSEUR

Il était normalien, agrégé d'histoire, et se passionnait pour le fantastique et surtout la science-fiction. Sur ces genres encore bien mal vus, Jacques Goimard a écrit de nombreuses critiques de films et études synthétiques dans des revues : *Fiction*, *Cahiers du cinéma*, *Positif*, *Europe* et autres… Critique littéraire, il a collaboré au *Monde des livres* et publié une édition critique des *Trois Mousquetaires* (1993). Précis, méthodique, il le fut au service de diverses anthologies qu'il a cosignées (dans le domaine fantastique et SF bien sûr, et aussi *Le Livre noir du crime*). Comme directeur de collection, chez Pocket, il a publié plus de 800 volumes de ses genres préférés…
À l'université, il fut un des pionniers de l'enseignement du cinéma (à la Sorbonne dès 1967, à Paris I après 1971).

Il adoptait volontiers ce ton professoral qui suscitait parfois un certain sourire chez ses collègues et ses étudiants. Signe d'un humour en demi-teintes, à l'anglo-saxonne, que les garnements Dionnet et Manœuvre ont su exploiter en lui attribuant, dans *Métal Hurlant*, des rubriques aux intitulés parodiques (« La Nuit du Goimard », « Le Retour du Goimard »). Puis en lui faisant arbitrer sur Antenne 2 un jeu télévisé, entouré de filles-vampires sexy, dans *L'impeccable* (département BD des *Enfants du rock*).
Sévère ou farceur, le Goimard ? Entre les deux, il y avait un homme d'une grande sensibilité. Témoin ce déjeuner auquel il m'avait convié, à Montparnasse, quand j'eus accepté de collaborer à son *Année de la SF et du fantastique* (5 volumes, de 1978 à 1982). À propos d'un film, il m'a soudain évoqué sa guerre d'Algérie, qui l'avait meurtri à vie. Je ne suis pas près d'oublier sa voix tremblante, alors, et ses yeux inondés de larmes.

JURY CRITIQUE

DU HAUT INTÉRÊT **DES DÉBATS**

Par Isabelle Danel

Le jury fait son show… Starring Philippe Lagouche, Xavier Leherpeur, Isabelle Danel et Valérie Cadet.

Depuis 2007, notre syndicat remet un Prix de la Critique au Festival du film d'Arras, dont la compétition est dévolue aux œuvres européennes non encore dotées d'un distributeur français. Lors de la treizième édition, en novembre 2012, sur une sélection de neuf fictions venues d'Allemagne, de Belgique, d'Espagne, du Danemark, de Hongrie, d'Islande, de Norvège, de Roumanie et d'Ukraine, le très beau long métrage du Danois Mads Matthiesen, Teddy Bear, a ainsi été couronné.

Figurant au palmarès, ce prix, comme ceux que le SFCC décerne par ailleurs depuis plusieurs années à Biarritz, Poitiers, Toulouse ou Trouville, a la particularité d'être désigné par un jury composé de quelques-uns de nos adhérents, à l'issue d'une délibération en public.

À Arras, sous la présidence amusée et amusante de Xavier Leherpeur *(Studio Ciné Live, Canal+),* champion toutes catégories de la rhétorique critique, et aux côtés des honorables Philippe Lagouche *(La Voix du Nord)* et Valérie Cadet (Radio France) qui avaient l'avantage d'avoir déjà pratiqué ce sport précédemment, j'étais la débutante, celle qui vivait sa première fois : en quelque sorte le perdreau de l'année (à défaut du dindon de la farce). L'exercice est *a priori* un peu effrayant quand on n'est familier du *Masque et la Plume* que par l'oreille et qu'on préfère largement réfléchir dans l'intimité de son bureau plutôt que de s'exprimer devant un auditoire. Et, quand je dis «s'exprimer», le mot est faible, puisqu'il s'agit bel et bien, face à une soixantaine de spectateurs, de discuter sans se disputer (quoique…), d'échanger en argumentant, de débattre intelligemment, en somme. Le tout sans être pédant ni pesant, en ne confondant pas limpidité et simplisme, dans le respect des films et des interlocuteurs.

Au sein de notre jury, dans le cadre d'une réunion préalable, nous avions décidé d'écarter quatre longs métrages sur les neuf afin de ne pas trop diluer l'intérêt. Nous avions aussi choisi de ne pas développer entre nous nos avis sur les cinq «finalistes» pour garantir la fraîcheur et la spontanéité de nos échanges futurs. L'ambiance étant bonne enfant, et le public bienveillant et attentif, la délibération fut légère sur la forme et nourrie sur le fond, satisfaisante humainement et enthousiasmante intellectuellement. À l'heure où les espaces concédés à la critique de film se raréfient dans la presse écrite, où les colonnes d'étoiles font office de raisonnement et où certains patrons de presse tentent de nous faire croire que critique cinématographique n'est plus du tout un métier mais plutôt un hobby pour internautes et bloggeurs, il est très encourageant que le «spectacle» de l'exercice critique d'une poignée de journalistes puisse ainsi intéresser un public pendant plus d'une heure et quart. Que le Syndicat français de la Critique de Cinéma en fasse la preuve dans cinq festivals (et bientôt plus, vraisemblablement) ne fait que nous conforter, tous autant que nous sommes, dans la certitude que le combat continue. ♦